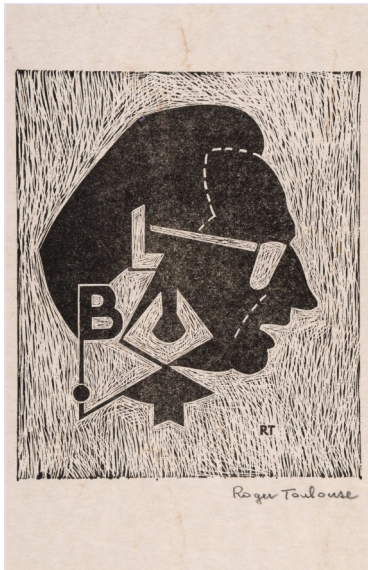


2013-2014

Master 1 Recherche

Cultures et critiques du texte en littératures, langues et civilisations



# LA CAPTATION DE L'EMOTION DANS L'ŒUVRE DE LUC BERIMONT

Le lyrisme dans l'œuvre de Luc Bérимont

**MAJESKA ZUZANA**

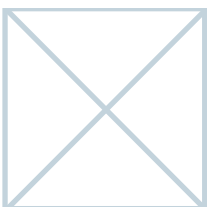
Sous la direction de  
Mme Auroy Carole et  
Mme Bernon-Bruley Pauline

Membres du jury

Auroy Carole | Directrice de mémoire

Bernon-Bruley Pauline | Directrice de mémoire

Vidal Luc | Maître de stage



Soutenu publiquement le :  
15 septembre 2014

  
université  
angers

**L'auteur du présent document vous autorise à le partager, reproduire, distribuer et communiquer selon**

**les conditions suivantes :** Vous devez le citer en l'attribuant de la manière indiquée par l'auteur (mais pas d'une manière qui suggérerait qu'il approuve votre utilisation de l'œuvre).

Vous n'avez pas le droit d'utiliser ce document à des fins commerciales.

Vous n'avez pas le droit de le modifier, de le transformer ou de l'adapter.

**Consulter la licence creative commons complète en français :**  
**<http://creativecommons.org/licences/by-nc-nd/2.0/fr/>**

# REMERCIEMENTS

J'adresse mes remerciements à toutes les personnes qui m'ont aidée à réaliser mon mémoire et qui m'ont permis l'accès à des sources d'informations.

Tout d'abord, je remercie mes directrices de mémoire et professeurs de lettres à l'université de Lettres, Langues et Sciences Humaines d'Angers, Madame Carole Auroy-Mohn et Madame Pauline Bernon-Bruley, qui m'ont fait découvrir l'existence de l'œuvre de Luc Bérumont, m'ont guidée pour trouver mon sujet et qui m'ont conseillée tout au long de ma rédaction.

Ensuite, je voudrais remercier Monsieur Luc Vidal pour m'avoir chaleureusement accueillie au sein de sa maison d'édition, Le Petit Véhicule, pour mon stage et aussi dans le but d'échanger autour de Bérumont et de son œuvre, grâce à qui j'ai pu avoir accès à un fonds riche à propos de Luc Bérumont et de son univers et qui m'a également beaucoup conseillée.

Je tiens également à remercier Marie-Hélène Fraissé de m'avoir apporté des réponses à propos de l'auteur lors d'un rendez-vous téléphonique, avec patience et gentillesse.

Enfin, je voudrais remercier tous ceux qui m'ont soutenue sur le projet, en particulier Marie et Théo, qui m'ont aidée à relire mon travail et m'ont encouragée tout au long de mes recherches et également, mes camarades de promotion avec qui l'on s'est entraîné d'un bout à l'autre de ce travail annuel.

## Sommaire

|                                                                                          |           |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>LA CAPTATION DE L'ÉMOTION DANS L'ŒUVRE DE LUC BÉRIMONT.....</b>                       | <b>1</b>  |
| <b>Introduction.....</b>                                                                 | <b>1</b>  |
| <b>I Correspondances, le reflet de l'homme.....</b>                                      | <b>5</b>  |
| ..I.1 Les courriers échangés avec ses amis poètes.....                                   | 5         |
| ..I.2 Le courrier du coeur, l'auteur et les femmes.....                                  | 12        |
| ..I.3 Un homme investi et accessible, des valeurs humanistes.....                        | 15        |
| <b>II L'art romanesque, celui d'une immersion sensorielle.....</b>                       | <b>16</b> |
| ..II.1 L'importance des femmes.....                                                      | 17        |
| ..II.2 L'enfance.....                                                                    | 27        |
| ..II. 3 Le voyage, le « je » du narrateur et celui du lecteur se mêlent.....             | 33        |
| <b>III Lyrisme poétique.....</b>                                                         | <b>34</b> |
| ..III.1 L'art des jeux de mots et leur musicalité.....                                   | 35        |
| ..III.2 Les poètes de Rochefort, école d'amitié, source d'inspiration et d'échanges..... | 36        |
| ..III.3 La Nature et la femme, sources de réconfort, cocons protecteurs.....             | 37        |
| <b>IV Le pouvoir des mots transmis par les ondes des médias.....</b>                     | <b>39</b> |
| ..IV.1 Un désir de promouvoir la poésie, la belle langue française.....                  | 39        |
| ..IV.2 Du temps de la guerre, à travers la presse, la poésie demeure.....                | 44        |
| <b>CONCLUSION.....</b>                                                                   | <b>46</b> |
| <b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>                                                                | <b>48</b> |
| <b>SITOGRAFIE.....</b>                                                                   | <b>49</b> |
| <b>ANNEXES.....</b>                                                                      | <b>50</b> |
| <b>TABLE DES ILLUSTRATIONS.....</b>                                                      | <b>57</b> |
| <b>TABLE DES TABLEAUX.....</b>                                                           | <b>58</b> |

# La captation de l'émotion dans l'œuvre de Luc Bérumont

## Introduction



Photo 1: Luc Bérumont

Il n'est pas rare d'ouvrir un livre et d'accrocher à la lecture grâce à une histoire prenante dès le départ, qu'il y ait des mots bien choisis qui captivent le regard et éveillent des images nettes dans l'esprit du lecteur. C'est le cas des écrits de Luc Bérumont. Plus que des images, ses écrits stimulent les cinq sens, ce sont des sons, des sensations, des bruits, et même des odeurs qui nous parviennent.

Cette danse pétrie de mer, de miel et de feuillages, je l'invente au fond de mon oeil. La haie folle de couleurs, la vague de ce bouquet d'arbres balancés, la langue brune de ce coteau blasonné de vignes, je les crée pour mon seul plaisir.<sup>1</sup>

Ses textes enveloppent d'une chaleur humaine exceptionnelle le lecteur qui ne s'y attend pas, il est directement projeté au cœur de l'action, comme s'il était l'acteur principal. Rien n'est laissé au hasard, chaque détail participe à renforcer cet effet de réalisme qui pourtant n'en est pas toujours. C'est ce que Jean-Yves Debreuille tend à expliquer dans sa thèse sur Bérumont:

La richesse de l'écriture, c'est de pouvoir mimer cette profusion. Pourtant romanesque en l'occurrence, elle ne saurait aligner au cordeau d'une description ou d'une chronologie les éléments qu'elle convoque, encore moins les mesurer à l'aune du vraisemblable.<sup>2</sup>

C'est la profusion d'images que Luc Bérumont donne à son lecteur qui apporte l'effet du vraisemblable. Il donne ainsi une forte consistance au décor et aux personnages de sorte que l'on ne cherche pas à analyser le texte afin d'y chercher de la vraisemblance, on se concentre davantage sur l'intrigue, on s'attache aux personnages, on veut savoir ce qui va leur arriver.

Comme Leclercq – celui qui sait lire et écrire – est un nom de famille courant, à l'exemple de beaucoup d'auteurs, Luc Bérumont, de son vrai nom André Pierre Leclercq – a choisi un pseudonyme. Un nouveau nom qui va parfaitement avec sa passion et sa carrière

1 Luc Bérumont, *La Huche à Pain*, 1989, Éditions Le Petit Véhicule, coll. P'Oasis, Nantes, p. 15-16.

2 Jean-Yves Debreuille, *Luc Bérumont, poète "utile"*, Université de Besançon, document pdf, page 50.

de par sa symbolique : Luc pour Saint Luc, le patron des imagiers et l'Évangéliste, et Bérumont, pour le nom d'un lieu-dit du bourg de Ferrière-la-Grande, dans le département du Nord. Il garde ainsi l'esprit de ses origines tout en s'ouvrant à de nouveaux horizons.

Étonnamment, le nom de Luc Bérumont n'évoque rien au premier abord, comme un inconnu. Et pourtant, il a été un homme d'actions concrètes, il s'est investi, à travers sa vie quotidienne pour faire partager son goût des belles lettres, auprès de personnes dont les noms sont restés plus présents à la mémoire commune mais aussi, grâce à l'écriture, au travers des œuvres qu'il nous a laissées. Il a participé à adoucir les mœurs du temps de la guerre qu'il n'a que trop bien connu. Né le 16 septembre 1915 à Magnac-sur-Touvre, durant la Première Guerre Mondiale, il est dès lors confronté à son atmosphère d'instabilité, sa famille ayant été chassée de la maison familiale, par l'occupant allemand. Par chance, il retourne au Bois Castiau suffisamment jeune pour y vivre ses plus tendres années, dans une sorte d'insouciance, comme il l'écrit dans son roman portant le nom de ce lieu. Il y assourdit la guerre, la plaçant en arrière-plan, la rendant presque inexistante. Il fait ensuite ses études secondaires à Maubeuge, puis ses études supérieures à Lille, obtenant là-bas une licence de droit.

C'est autour de 1938 qu'il débute vraiment en poésie, imprimant avec Félix-Quentin Caffiau une revue appelée *Prairie*. Ainsi, cette revue est repérée par Jean Giono, Jean Paulhan et Max Jacob qui les encouragent à poursuivre sur cette voie – le dernier de ceux-ci étant également une des influences littéraires de Luc Bérumont. Il est ensuite publié dans la revue lilloise *La Hune*, où il rencontre Maurice Fombeure, un autre grand poète de l'époque et sergent dans le même bataillon. Quelques années plus tard, il subit de nouveau la guerre, mais cette fois au front, mobilisé. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire pour autant. De plus, il a la chance, par l'intermédiaire de Jean Garaudet, d'entrer à la Radio de Paris pour y animer des émissions de poésie. Il apparaît comme évident que la poésie représente la part la plus importante de sa vie. Une vraie passion qui le dévore et le pousse même à l'illégalité. En effet, en 1940, il publie *Domaine de la nuit* et de manière clandestine après l'avoir imprimé sur la ronéo de son colonel et relié avec du rafia.<sup>3</sup>

Peu après, il est démobilisé. Il en profite pour entrer dans la Résistance au réseau Hunter Nord. Il mène ainsi son combat pour la liberté également par la littérature, puisqu'il

---

<sup>3</sup> Annexe 1 : Couverture de *Domaine de la nuit*, fonds du Petit Véhicule.

publie dans la revue *Poètes Casqués* de Pierre Seghers, un de ses éditeurs et ami. L'année 1941 s'impose comme une année clé pour Luc Bérumont. Il rejoint un groupe de poètes sous le nom de L'École de Rochefort, à Rochefort sur Loire. Ainsi, entouré de Jean Bouhier, Michel Manoll, René Guy Cadou, Marcel Béalu, Jean Rousselot et un peu plus tard le peintre Roger Toulouse et bien d'autres encore, il se trouve bien plus que des compagnons partageant sa passion et des partenaires d'écriture, il se tisse de solides amitiés qui ne se démentiront jamais.

Malheureusement, en 1944, Luc Bérumont est remobilisé. Après-guerre, on le place comme chargé de l'action culturelle à Baden-Baden où il rencontre des artistes rescapés de la guerre, avec lesquels il se lie fraternellement, dont le peintre Willy Baumeister, sans doute l'élément déclencheur du désir de créer une revue franco-allemande, éditée dans les deux langues, intitulée *Verger-Die Quelle* ; « Die Quelle » signifiant « la source ». Un peu après, il quitte l'Allemagne pour revenir en France, où il reçoit la Croix de Guerre 1939-1945, il est aussi fait chevalier de l'Ordre National du Mérite, chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres ainsi que chevalier de la Légion d'Honneur. Autant de décorations qui montrent que son investissement passionné a été remarqué et apprécié. À cette période, après son retour, il devient producteur d'émissions radios. C'est sur France-Inter qu'il fait le plus gros de sa carrière radiophonique, pendant une trentaine d'années. Il milite en faveur de la culture populaire, avec par exemple *La Fine Fleur de la Chanson Française*, s'appliquant à la diffuser par la lecture de poèmes, par la chanson, et par le biais de discussions et d'interview avec des auteurs, des chanteurs et paroliers comme Georges Brassens ou Léo Ferré et bien d'autres personnages impliqués culturellement. Et ce jusqu'à sa mort, le 29 décembre 1983, suite à un cancer, laissant derrière lui sa dernière épouse Marie-Hélène Fraissé et sa petite fille de trois ans, Elise.

Aujourd'hui encore, les personnes qui l'ont connu parlent de cet homme avec enthousiasme et tendresse. À la lecture de nombreux témoignages et articles à propos de Luc Bérumont on peut constater le grand impact émotionnel exercé sur ses lecteurs. Ce sera l'objet de notre étude. Par quelles méthodes d'écriture, Luc Bérumont provoque-t-il l'émotion chez son lecteur ? Quel que soit le support, ses écrits dégagent une grande chaleur humaine, Luc Bérumont choisit ses mots avec soin afin donner une vivacité musicale à ses propos, dans

le but d'exciter les sens du lecteur, de l'inviter à participer de sa personne et non à seulement lire ses textes.

Dans un premier temps, nous pourrions voir qu'à travers sa correspondance, on peut sentir toute l'attention et la ferveur qu'il lui a accordées. Ce qui se dessine est le portrait d'un homme doux et calme, acceptant la vie comme elle vient, appréciant les petites et les grandes joies qu'elle apporte, enthousiaste à l'idée de participer à des projets culturels, très soucieux de son prochain et pour preuve, il était très entouré et donnait son affection sans compter.

Dans un deuxième temps, nous allons nous intéresser à sa création romanesque, à ce lien entre le « je » narrateur et le « je » lecteur qui s'avèrent étroitement liés par l'étude du style d'écriture et du point de vue de la narration, notamment dans *Le Bois Castiau* où l'importance des femmes dans la vie de l'auteur est flagrante, puis dans *Les Loups de Malenfance*, pour explorer l'effet d'un « je » narrateur double. Nous pourrions également voir à quels degrés s'implique l'auteur lui-même, selon l'œuvre ainsi que l'esthétisme très symbolique dans ses romans, la profusion d'images qui rapproche le récit du poème.

Dans un troisième temps, nous nous pencherons sur la création poétique de Luc Bérumont et la manière dont elle atteint le lecteur. Très fournie, multiple dans ses sujets, multiple dans ses destinataires, il en ressort tout de même des thèmes principaux telle la Nature dont la forêt est le décor de nombreuses scènes, telle la Femme dont les figures maternelles et amoureuses sont très présentes, faisant ressortir l'influence orphique bien présente chez cet auteur ou encore l'Enfance, âge de l'émerveillement perpétuel, qui ne cesse de constituer un modèle pour le poète.

Et enfin, dans un quatrième temps, nous aborderons le lyrisme de l'auteur dans son aspect concret, en nous plongeant dans la chanson et les émissions radios auxquelles Luc Bérumont a participé comme *La Fine Fleur de la Chanson Française* ou les *Jam-sessions chansons-poésie*. Nous nous intéresserons à ses articles de presse dédiés aux artistes qui l'ont touché, à l'engouement qu'il a créé auprès du public en rendant cette culture facilement accessible à tous. On peut se demander pourquoi un homme ayant touché à autant de domaines artistiques différents, ayant côtoyé les plus grands et étant connu dans le métier de la chanson et de la télévision est retombé dans l'oubli, aux yeux et à l'oreille de ceux qui n'étaient pas de sa génération. Il semble que Luc Bérumont s'est éteint lors d'une transition entre deux mentalités, la guerre commençant à appartenir au passé, l'art poétique est

délaissé au profit de loisirs électroniques pendant lesquels l'utilisateur est passif, la télévision ne cessant d'évoluer. L'attrait de la fabuleuse boîte à images, avec de plus en plus de chaînes différentes et de moins en moins culturelles, prend le pas sur l'écriture et la lecture pour une grande partie de la population. Un aspect négatif pour la littérature que Luc Bérumont a cependant su utiliser à son avantage avec son émission télévisée de *La Fine Fleur de la Chanson Française*.

## I Correspondances, le reflet de l'homme

Si l'on peut compter ses correspondances dans l'ensemble de son œuvre, Luc Bérumont totalise un petit nombre de lettres, écrites avec soin, tout autant dépositaires de sentiments que le sont ses textes poétiques ou romanesques. Luc Bérumont vivait des mots et s'en servait dans tous les domaines, pour exprimer ce qu'il ressentait avec passion. Il écrivait peu, mais recevait beaucoup de courrier auquel il répondait finalement surtout par des poèmes.

### ..I.1 Les courriers échangés avec ses amis poètes

À travers son courrier amical, on sent toujours la fraternité qui s'en dégage, la douceur que Luc Bérumont déployait pour échanger avec ses amis. Il savait l'amitié importante, peut-être plus que l'amour et prenait soin de ses amis par les mots autant qu'il l'a sûrement fait dans la vie. Il suffit, pour s'en apercevoir, de lire cette lettre destinée à Marc Ogeret :

Cher Marc,

L'existence devrait être une fête : joie d'écrire, de chanter, de bouger. J'écris. Tu chantes. C'est la même chose. La vie m'est plus présente quand je t'entends chanter. C'est donc que tu chantes bien pour moi, pour mes oreilles et pour mon cœur, comme pour les milliers de personnes à qui, physiquement tu apportes connaissance et plaisir.

Une sincérité, une authenticité sont en toi. Elles font que le courant passe, que des forces sont en alerte.

Depuis plus de dix ans je te regarde faire ton métier avec une précision, une relaxation, exemplaires.

Parfois, tu as l'air de flâner. C'est faux. Simplement, tu es assuré d'avoir le temps pour toi, avec toi. Tu te ranges pour laisser passer les affaires du « tube », les champions du « hit-parade » – prompts à s'écraser sur l'obstacle. Toi, tu ne fais commerce de rien. Tu te contentes de chanter. En somme, tu es un individu fréquentable dans un milieu qui n'en compte pas beaucoup. Il ne convient pas de t'en féliciter – Tu es comme ça, un point c'est tout. C'est pourtant cette façon d'être qui fait que tu es toi. Qui fait que suis ton complice – dans l'amitié de ce qui nous est cher :

Luc Bérumont.<sup>4</sup>

4 Lettre tirée des fonds numériques des éditions Le Petit Véhicule et du Fonds Marie-Hélène Fraissé-Bérumont.

On devine sans mal un fort sentiment d'affection. Comme s'il tentait de redonner confiance à son ami, ou tout simplement, avait envie de dire à quel point il était admiratif de ce qu'il faisait. On note également que la lettre se construit autour d'un thème, celui de l'échange entre le chant et l'écrit. Bérumont insiste : « joie d'écrire, de chanter », « J'écris. Tu chantes. » aux deux premières lignes et le verbe chanter revient cinq fois dans cette courte lettre. Les phrases sont assez courtes, comme disposées à constituer un poème. On constate d'ailleurs plusieurs groupes d'allitérations dans la lettre, les consonnes « t », « p », « b », « d », « c » dites momentanées ressortent fortement et se répondent comme pour mettre en valeur un rythme bondissant. La lecture à haute voix se fait rythmée à la manière de percussions.

Bérumont prend son temps pour dire les choses à son ami. Les reprises de respiration à chaque point et les mots introducteurs comme « Depuis » ou « parfois », nous montrent qu'il raconte. Il raconte comment il voit son ami et se cale sur la personnalité qu'il attribue à Marc Ogeret pour le rythme de son écriture. On peut d'ailleurs associer le credo de Luc Bérumont « Ecrire pour se voir et non pour se montrer. »<sup>5</sup> à toute cette lettre qui décrit avec beaucoup d'insistance la modestie et l'humilité qu'a Marc Ogeret face au chant et à la célébrité avec la même simplicité que celle qu'il décrit. La lettre nous montre un auteur à la recherche du mot juste. Le champ lexical est développé autour du chant et de l'écriture, les phrases sont courtes, composées de peu d'éléments grammaticaux différents. Luc Bérumont affirme ainsi la simplicité « Il ne convient pas de t'en féliciter – Tu es comme ça, un point c'est tout. » Elle se suffit donc à elle-même.

S'il aimait les gens tout simplement, et encore plus ceux ayant de l'attrait pour l'art et notamment l'écriture poétique, il semble évident dans ses écrits de souvenirs, que Luc Bérumont avait une affection toute particulière pour le noyau dur de l'École de Rochefort. Ceux qui, finalement, ont été les piliers dans son développement poétique et des amis sur lesquels il a pu compter toute sa vie.

---

5 Luc Bérumont, *Poésies complètes II*, 2009, Presses universitaires d'Angers.



Photo 2: Debout de gauche à droite : Jean Rousselot, Marcel Béalu, Roger Toulouse,  
Luc Bérumont, Michel Manoll  
Assis : Paul Chaulot, Jean Jégoudez, Jean Bouhier, Sylvain Chiffolleau,  
au Gué du Loir le 19 Avril 1959.

René Guy Cadou a probablement été un des plus proches de notre poète, Luc Bérumont en parle dans tous ses textes avec une grande tendresse et comme s'il tenait à restaurer le vrai portrait de son ami, en confrontation avec les dits journalistiques. Il est intarissable à son sujet. Dans le numéro de *Poètes d'Aujourd'hui* qui lui est dédié, lorsqu'il parle de lui et de la vision que les journalistes donnent de l'École de Rochefort, il préfère rappeler que les étiquettes – que la société a tendance à facilement coller – lui importaient peu, il met en avant un souvenir bien plus humain :

Il m'importe beaucoup plus que Cadou ait été là pour m'ouvrir la porte de la maison de la Noue, dans un fond du domaine de Piedgüe, avec la clé rouillée.<sup>6</sup>

On note là encore un fort attachement à la poésie au travers de cette description lyrique. Un lyrisme qui ressort par l'expression des sentiments de Luc Bérumont, il apparaît dans l'importance qu'il y a pour lui d'écrire cette anecdote : « Il m'importe beaucoup plus ». L'auteur expose ainsi la valeur que le geste de son ami représente pour lui, une valeur dont l'importance est retranscrite par l'importance et le souvenir du détail de la « clé rouillée », l'article défini « la » insistant implicitement sur une anecdote entre lui et son ami. C'est du

6 Paul Chaulot, *Luc Bérumont, Poètes d'aujourd'hui N°143*, 1966, Éditions Pierre Seghers, Paris, page 16.  
MAJESKA Zuzana | La captation de l'émotion dans l'œuvre de Luc Bérumont  7

moins ce qu'évoque la formulation de la phrase. Il ne fait aucun doute que ces deux-là se connaissaient très bien. Cadou ayant même été son voisin de chambre durant une période et Luc Bérumont connaissait les moindres de ses petites habitudes : « Si Cadou se faisait attendre, après la cloche du dîner, c'est qu'il était monté griffonner un poème.... »<sup>7</sup> La poésie avait une place toute particulière au sein de leur vie. Cadou était le « Arthur Rimbaud » du groupe de poètes, un jeune prodige qui se plongeait dans l'écriture quotidienne, comme dans une course effrénée, une manière de faire que Bérumont désapprouvait car pour lui il fallait « attendre [le poème] au moment le plus imprévu. »<sup>8</sup> C'était sans compter sur le fait que, pour Cadou, « la plus obscure molécule de son corps savait : qu'il devrait mourir à trente ans. »<sup>9</sup> C'était une jolie façon de parler de la destinée de son ami, Bérumont aimant beaucoup citer Rimbaud, un de ses poètes préférés. Il se référait souvent au poème *Le Bateau Ivre*, un texte dont les termes et thèmes reviennent d'ailleurs de manière régulière dans les poèmes de Bérumont.

Autre figure essentielle dans la vie de Luc Bérumont à l'École de Rochefort, Jean Bouhier de trois ans seulement son aîné. Il est le fondateur, avec René Guy Cadou et le peintre Pierre Penon, de l'École de Rochefort. Jean Bouhier a d'ailleurs accueilli Cadou et Bérumont sous son toit, pendant leur retraite en écriture. Un lieu convivial dont Luc Bérumont parle comme d'une maison familiale et qui prend l'image d'un souvenir d'enfance :

La maison de Colette et de Jean Bouhier sentait les confitures et la cire. Une ronde de petites filles tournait au jardin, dans le soir.<sup>10</sup>

Et toujours cette façon colorée et enthousiaste de présenter les choses, mettant en avant les délices sucrées de la vie par les confitures et le rire ou les chants des enfants avec les petites filles qui tournent, un détail qui amène à voir les lieux comme paisibles et accueillants. Jean Bouhier a également prêté la maison de la Noue à Luc Bérumont, lieu d'inspiration et de communion avec la Nature. Cette demeure aura permis l'écriture de *La Huche à Pain* et qui s'est imposée comme un point de rencontre, un repère pour les membres de l'École de Rochefort qui s'y retrouvaient tous les matins pour le premier repas de la journée :

---

7 *Ibid.* page 18.

8 *Ibid.*

9 *Ibid.*

10 *Ibid.* page 17.

L'Ecole, au grand complet, me visitait au jour levant. Le lait frais moussait dans les bols. C'était notre jeunesse.<sup>11</sup>

Il s'agit d'une action ordinaire à première vue mais c'est surtout un souvenir empreint de nostalgie pour Luc Bérumont.

À ceux-ci, nous pouvons ajouter Michel Manoll et Jean Jégoudez, deux autres personnalités importantes de l'École de Rochefort. Plus espiègles peut-être :

Il fallait voir quel cérémonial chaleureux nous déployions: [...] Manoll revêtait une soutane de Cardinal. [...] Jégoudez jouait les piquets d'honneur dans une tenue bleue horizon 14-18, trop grande – sans bandes molletières et la main au calot.<sup>12</sup>



Ill. 1: Dessin de Jean Jégoudez

C'est un entourage chaleureux pour Luc Bérumont et qui ne lésinait pas sur l'humour. Jean Jégoudez a d'ailleurs contribué à l'illustration de *La Huche à Pain*, par un dessin représentant une femme habillée de feuilles<sup>13</sup>, très représentatif de l'œuvre elle-même, puisqu'il a su capter le lyrisme des poèmes, l'exaltation des ressentis de Bérumont et en faire ressortir l'essentiel par un dessin simple et pourtant suffisamment détaillé pour permettre au lecteur de comprendre l'évidence de l'association des deux œuvres.

Il s'agissait d'hommes espiègles mais non insoucians pour autant. Dans une lettre du 7 janvier 1948 de Manoll adressée à Bérumont<sup>14</sup>, un ton grave se dégage, l'appellation affectueuse « vieux frère » revêt le ton de l'inquiétude. Manoll est sans nouvelles de son ami depuis un temps qui lui semble trop long et son quotidien n'est pas des plus lumineux. On sent dans sa lettre la recherche du réconfort amical, le besoin de conter ses soucis:

Cher vieux frère, je suis sans nouvelles de toi, depuis la carte postale enluminée et sentimentale, adressée de Louisfert. Et pourtant j'aurais aimé

11 *Ibid.* page 17.

12 *Ibid.* page 19.

13 Annexe 2 : Dessin par Jean Jégoudez extrait de *La Huche à Pain*, 1989, Éditions Le Petit Véhicule, coll. P'Oasis, Nantes.

14 Annexe 3 : Lettre de Manoll à Bérumont, fonds numériques des Editions Le Petit Véhicule.

recevoir ton petit livre, consacré à la poésie où tu fais, me dit-on, la part belle aux copains.<sup>15</sup>

En plus de témoigner son amitié, Manoll montre son intérêt pour l'écriture de Bérumont. Les poètes de Rochefort se lisaient entre eux avec attention. Il n'est lisible nulle part qu'il pouvait y avoir de la compétition entre eux. Le maître mot était le partage. On peut d'ailleurs remarquer à travers ce courrier l'évolution des relations, car si on remonte à une lettre de Michel Manoll écrite cinq ans auparavant, il ne l'appelle pas « vieux frère » ou « cher André », comme ses amis les plus proches, mais encore « mon cher Bérumont », comme si connaître son vrai nom était un signe d'intimité avec le poète.



Récréation à l'école de Rochefort : Michel Manoll, Jean Bouhier, René-Guy Cadou et Luc Bérumont.

Photo 3: Manoll, Bouhier, Cadou, Bérumont, les inséparables.

Parmi les personnes importantes de l'entourage de Luc Bérumont, il y a également Paul Chaulot, d'un an son aîné. Il lui écrivait beaucoup et il est notamment l'auteur du numéro de *Poètes d'Aujourd'hui* consacré à Bérumont. Il était sûrement le mieux placé pour parler de son ami Bérumont, de sa carrière et de ses motivations, étant lui-même poète et écrivain. Paul Chaulot avait rejoint les poètes de Rochefort par le biais de sa rencontre avec Jean Rousselot, intégré au groupe par le simple fait d'être poète, mais aussi par le caractère humaniste de ses écrits. Luc Bérumont était très attaché à l'humanisme :

---

<sup>15</sup> *Ibid.*

*École de Rochefort*, disions-nous ! Douce école où, à l'ombre de Ronsard et de du Bellay (les grands chênes) les nourrissons des Muses s'en donnaient à cœur joie au bord de l'eau, sous les étoiles, dans les foin<sup>s</sup>.<sup>16</sup>

C'est probablement en partie ce qui a permis de commencer à tisser une amitié entre ces hommes, ce partage des mêmes valeurs. Luc Bérumont semblait d'ailleurs beaucoup compter sur l'avis de Paul Chaulot qui travaillait dans le monde journalistique puisqu'il était chroniqueur des *Cahiers du Sud*<sup>17</sup>, d' *Esprit*<sup>18</sup>, ainsi que du *Mercure de France*<sup>19</sup>, et à qui, il envoyait ses écrits afin d'avoir un avis. Pour exemple, on apprend dans une lettre de Paul Chaulot adressée à Bérumont datant du 11 novembre 1967 ou 1968<sup>20</sup> que ce dernier a envoyé son texte *Un Feu Vivant* à son ami afin d'avoir des conseils sur l'œuvre. La lettre toute entière ne concerne que le recueil de Bérumont, dans lequel par ailleurs, un poème lui est dédié<sup>21</sup>. Paul Chaulot y aborde à peine les banalités quotidiennes. Il y fait l'éloge de l'œuvre tout en apposant également quelques remarques :

Mais ce n'est pas seulement toi que tu renouvelles, c'est encore les vieux thèmes que tu utilises, et notamment, l'éternel blason du corps féminin. La femme médiatrice avais-je dit sous ta préface des Poètes d'Aujourd'hui.<sup>22</sup>

On remarque donc cette manière que les poètes et amis de l'École de Rochefort ont de travailler main dans la main, par courrier ou de vive voix. Pour le groupe, les avis de tous

Photo 4: Jean Bouhier, Michel Manoll, René Guy Cadou, Marcel Béalu, Luc Bérumont, Jean Rousselot



16 Luc Bérumont, *Cadou dans ma vie*, fonds numérique du Petit Véhicule.

17 Revue littéraire qui publie des auteurs du XXe siècle. A l'origine créée et appelée *Fortunio* par Marcel Pagnol en 1914, elle fut reprise par Jean Ballard et renommée *Cahiers du Sud* et ce de 1923 à 1966.

18 Revue engagée fondée par Emmanuel Mounier en 1932, encore publiée aujourd'hui.

19 Revue littéraire fondée à la fin du XIXe siècle par Alfred Vallette, dont le slogan est en quelque sorte : « Au Mercure on peut tout dire. » C'est une revue encore publiée aujourd'hui.

20 Annexe 4 : Aucune information sur l'année n'est donnée.

21 Luc Bérumont, *Un feu vivant*, 1971, Éditions Flammarion et Cie, Paris, page 41.

22 Annexe 4 : Lettre de Paul Chaulot du 11 novembre, fonds numériques du Petit Véhicule.

sont importants, car même s'ils ont chacun un style qui leur est propre, ils regardent tous dans la même direction.

## ..I.2 Le courrier du coeur, l'auteur et les femmes

Il est plus délicat de parler de ses échanges avec les femmes, car si la femme de par son corps et son être est sa muse autant que la Nature, elles sont nombreuses à avoir éveillé son attention mais peu à avoir éveillé ses sentiments. De plus, les lettres sont peu nombreuses du côté de Luc Bérumont, elles viennent surtout des femmes. Des lettres auxquelles il a répondu par des poèmes.

Le meilleur exemple est probablement *L'Evidence même*, écrit pour Marie-Hélène Fraissé, celle qui aura partagé sa vie jusqu'à la fin. Cette œuvre se présente comme un recueil de lettres d'amour, autant de démonstrations d'affection qu'il a pu avoir pour elle, à jamais gravées sur le papier. Un recueil dont le titre veut tout dire, les textes datent notamment du début de leur amour, principalement entre 1967 et 1969, alors qu'ils apprenaient à se connaître, malgré leur grande différence d'âge et le regard des autres. Luc Bérumont écrivait un poème à chacune de leurs rencontres.

Dans ses textes, il utilise le « tu » et s'adresse donc directement à elle, ce qui donne l'effet d'une lettre d'amour. Il la compare à la Nature, notamment aux éléments considérés comme féminins surtout, la mer, ou l'eau en général. Il évoque régulièrement leur différence d'âge et l'abandon à leur relation peu commune.

Je pose sur ton jeune cou  
La tête enflée de l'expérience<sup>23</sup>

Ou encore :

Ma femme, mon enfant, mon sang  
Je veux que tu sois à la fois la fidélité, la débauche  
[...]  
Je tiens toutes les femmes en toi et n'en veux retrancher aucune.<sup>24</sup>

Dans cette dernière phrase, qui clôt son recueil, Luc Bérumont érige Marie-Hélène en la femme la plus importante à ses yeux, puisque, à travers ce derniers vers et à travers chacun

---

23 Luc Bérumont, *L'évidence même*, 1971, Éditions Flammarion et Cie, Paris, page 89.

24 *Op. Cit.* page 90.

des poèmes qui lui sont adressés, on voit qu'elle est toutes les femmes de sa vie. Le recueil est passionné d'un bout à l'autre et toujours tourné vers ce qu'apporte la femme au poète.

Il lui dédie, en plus de *L'Evidence même*, quelques autres textes comme le tout premier numéro de *Grains pour le chapelet d'Aphrodite*, avec une belle dédicace<sup>25</sup> :

Pour Marie-Hélène,  
mon Aphrodite à moi, – présente aux rivages de Chypre comme aux rives du  
fleuve Amour, – associée et complice de tout le parcours de la terre,  
ce n°1 du premier tirage du « chapelet », avec le coeur toujours tremblant, la  
main toujours ferme, le désir toujours tenace !...

Amblaincourt, le 20 mai 1983.

Ce sont des textes auxquels on peut beaucoup moins s'identifier car ils sont écrits avec de forts sentiments pour une personne précise. Par exemple, dans l'un de ses poèmes tiré de *L'Evidence même*, le poète tutoie et parle à la première personne, mais il ne tutoie pas le lecteur qui au hasard pourra lire et faire comme si cela lui était adressé, il tutoie sa muse, la femme qu'il aime :

Je survole ton front, ton cou, du bout des doigts, d'un crin d'haleine  
J'amerris en lourds cheveux noirs : ma mère de Tranquillité<sup>26</sup>

La précision sur la couleur des cheveux exclue déjà un grand nombre de femmes, les parties du corps mentionnées, le « front », le « cou » laissent difficilement admettre une autre image que celle d'une femme aimée, dont le corps est exploré avec délicatesse. Le poète « survole » le corps, l'idée ou le souvenir de l'effleurement sensuel s'épanouit si bien dans l'esprit du poète qu'il en retranscrit tout l'érotisme et la sensualité sur le papier. Ces deux vers évoquent un moment d'intimité intense entre les deux amants, les images sont claires, le lecteur pourrait peut-être se projeter à la place de l'un ou de l'autre pour en ressentir l'atmosphère si particulière, ou encore imaginer d'autres détails de la scène, mais s'il a lu la page de titre, il verra que le recueil est dédié à Marie-Hélène, et lira donc tous les textes avec cette information en tête. Ce qui permet de mettre une certaine distance.

Adolescent, si je sentais des cheveux danser sur ma gauche  
Ou qu'une fille vînt à moi, je la prenais sans trop savoir  
Mais toi, je te tiens ici-bas, courbe et pure comme une flamme  
Tu es l'univers rassemblé, le désir aigu des bourgeons  
Tu es tout ce qui m'est donné, la charpente en bois vert d'étoile  
Un seul regard monté de toi éclate au pays des vertiges

25 Annexe 5 : Couverture de *Grains pour le chapelet d'Aphrodite* de Luc Bérumont, fonds des Editions Le Petit Véhicule.

26 Luc Bérumont, *L'Evidence même*, 1971, Editions Flammarion, coll. Poésie, Paris, page 38.

La peau fine, née de ta main, fait déborder les océans.<sup>27</sup>

Nous voilà dans l'illustration même du titre de *L'Évidence même*. Mais c'est cela qui émeut le lecteur, tout en l'invitant à une certaine pudeur, étant donné qu'il entre dans l'intimité du couple, une intimité librement dévoilée d'ailleurs, puisque les poèmes ont été publiés. Le poète exalte la délicieuse torture que lui provoque la présence de la femme aimée. Grâce à l'enchaînement de la métaphore qui compare sa femme à une « flamme », de la métonymie concernant « le pays des vertiges » et l'intensité du grand, du tout, le poète exprime un sentiment qui le bouleverse profondément jusqu'à le dépasser. Une expérience personnelle exprimée de manière personnelle qui toutefois pourrait avoir été vécue par le lecteur et faire appel à des représentations familières, qui ont du sens pour lui.

Cependant, là où l'intime peut vraiment devenir commun et partagé, c'est par la mention de « l'univers », le poème prend une portée encore plus grande, ce n'est plus le poète et sa muse, le poème et le lecteur, c'est l'amour seul qui réside dans ces mots écrits. La femme n'est plus femme, elle est tout. Le seul discours qui permet au poète d'exprimer son amour avec une telle intensité, de lui donner une ampleur universelle, est celui de la poésie.

Hélène Laurent, devenue Hélène Cadou en 1946, était une amie de Luc Bérumont, elle-même le nomme « Grand-frère » dans ses lettres. C'est une femme qui était la muse de René Guy et une amie pour le reste du groupe de poètes. Une femme très importante à propos de laquelle Luc Bérumont ne tarie pas de qualificatifs la désignant comme une muse devenue atemporelle par son prénom, puisque Ronsard, qui n'était pas de la même époque qu'eux est cité :

Mais sur tout cela, sur cette voix qui parle aux écoliers, aux amoureux, aux malheureux, aux fervents, aux solitaires, passe l'ombre d'une femme, d'une compagne, qui saura maintenir vivants les trésors Hélène ! Hélène ou le règne végétal. Hélène à l'intention de laquelle furent écrits, par Cadou comme par Ronsard – quelques-uns des plus beaux poèmes de la langue française. Hélène, inspiratrice, et qui, aussi longtemps qu'elle demeurera parmi nous, sait que la voix de René continuera de la vêtir et de monter à travers elle, comme un lierre emmêlé aux branches.<sup>28</sup>

---

<sup>27</sup> *Ibid.* page 82.

<sup>28</sup> *Cadou dans ma vie*, Luc Bérumont, Fonds numériques des Editions Le Petit Véhicule et fonds Marie-Hélène Fraissé-Bérumont.

C'est un extrait qui montre l'importance de la muse pour le poète, en insistant sur son prénom « Hélène ! », donnant une touche lyrique, puisque c'est une Ode à Hélène, celle qui continue à faire vivre leur ami disparu par les écrits qu'elle lui a inspirés. Ce texte montre également l'importance qu'avait René Guy Cadou pour Luc Bérumont, sa manière de le chercher encore après sa mort. De cette manière, on s'achemine vers l'écriture d'un poème en prose : une autre manière de capter l'émotion.

### ..I.3 Un homme investi et accessible, des valeurs humanistes

Luc Bérumont est l'exemple même de l'homme humaniste, le partage étant son maître mot, dans la vie de tous les jours, dans la vie privée comme dans le domaine professionnel. Un homme qui aime découvrir, dans tous les domaines, en explorant la poésie et ce que l'écriture peut faire surgir de lui, tout comme revenir aux modèles antiques, aux connaissances de nos lointains ancêtres, en appeler aux débuts de l'humanisme, citant l'influence de Du Bellay ou de Ronsard par exemple. « Leçons de patience, leçons d'audace, leçons d'amour aussi. Et de fraternité. »<sup>29</sup>

S'il emploie la douceur et les beaux mots pour ses amis et son amante, il les emploie également dans le domaine professionnel. Il se sert de son charme, du pouvoir des mots pour captiver ses destinataires, de sorte qu'au final, ses relations professionnelles le qualifient bien vite d'ami. Par exemple, sa relation avec son éditeur est loin du ton professionnel que l'on pourrait attendre aujourd'hui d'une relation entre l'employé et son employeur, la première idée que l'on s'en fait étant une sorte de mise à distance entre l'éditeur et l'écrivain, une communication par un langage assez soutenu et un vouvoiement. Cette époque était probablement plus libérée, plus spontanée. En très bons termes, et apparaissant comme très proche, Pierre Seghers appelle Luc Bérumont « Mon petit vieux ».

Il échange même avec ses lecteurs, ce qui fait de lui un homme accessible et fortement sympathique. La fascination que ressentent certaines personnes pour Luc Bérumont est d'autant plus émouvante qu'elle est palpable dans les textes qui lui sont dédiés. On peut prendre pour exemple la dernière lettre de Jean-Claude Bourles adressée à Luc Bérumont :

Laissez-moi vous dire que le souvenir que je garde de vous est celui d'un prestidigitateur, capable d'intéresser tout un chacun à la poésie...<sup>30</sup>

---

<sup>29</sup> *Op. Cit.*

Une remarque que l'on ne peut qu'approuver lorsqu'on lit les écrits de Luc Bérumont. Celui qui aime un tant soit peu la lecture trouvera son oeil accroché par les mots, celui un tant soit peu sensible sera touché par les descriptions.

La correspondance de Luc Bérumont dévoile déjà la force de son style, son désir d'être compris en atteignant non seulement l'esprit et la raison de son destinataire, mais aussi son coeur. Une manière d'écrire travaillée qui, pourtant, ne semble pas en être une, puisque ses textes dégagent une atmosphère de réel palpable. Un fait auquel le lecteur de ses romans ne peut échapper.

## II L'art romanesque, celui d'une immersion sensorielle

En ouvrant *Le Bruit des Amours et des Guerres*, nous sommes directement plongés dans l'action, le « miroir tressautant du Paris-Rome » nous place sans mal dans un vieux train, et tout de suite, la destination de la capitale italienne va de pair avec l'idée d'une ambiance chaleureuse et vive, sous un soleil éclatant. Et ainsi de suite, au gré de petits détails à propos du décor, ajoutés les uns après les autres et mêlés de manière harmonieuse à l'action du protagoniste principal, nous plongeons dans un univers sensoriel plus qu'en simple spectateur, le lecteur a l'impression d'être lui-même acteur de la scène, accompagnant le protagoniste, presque comme s'il pouvait lui parler ou le toucher, voire comme s'il était lui.

Ils marchèrent longtemps côte à côte. Des enseignes de magasins s'éteignaient. La tension baissait dans les rues. Une nuit, infiniment douce, rafraîchie par l'averse, commençait d'éponger la fulguration tumultueuse. Des hommes en manches de chemises, chaussés de semelles de corde, un pull-over jeté sur les épaules, couraient à de mystérieux rendez-vous. « Il y a quelque chose qui n'est pas en ordre ! »<sup>31</sup>

Le sujet pluriel qui marche dans cette scène, Quentin et Helmuth, est désigné par un pronom personnel qui nous fait oublier les prénoms et permet au lecteur de se visualiser aux côtés de Quentin en train de marcher, puis la description des rues induit le lecteur à faire doucement l'assimilation entre son imagination et les yeux du protagoniste. C'est avec cette possibilité de se représenter de manière intense la scène décrite, les lieux ou encore les sentiments des personnages que les romans de Luc Bérumont font forte impression sur le lecteur. Ainsi, une

---

30 Hors série n°108, *Cadou-Bérumont et les poètes de l'École de Rochefort*, 2009, Éditions 303, Pays de La Loire, p 179.

31 Luc Bérumont, *Le bruits des amours et des guerres*, Robert Laffont, Paris 1966, page 39.

fois ressorti de la lecture, il est difficile d'admettre que l'on n'a pas réellement vécu l'aventure, même si c'était au travers des yeux d'un autre.

## ..II.1 L'importance des femmes

Les femmes sont très nombreuses dans l'univers romanesque de Luc Bérumont. Elles tiennent chacune une place marquant un événement particulier dans la vie de l'auteur, dévoilant des pans de sa personnalité : il y a celles qui représentent la famille et l'autorité : la mère, la grand-mère ; celles qui ont les faveurs de son cœur : Cécile, Marie ou Nicole ; celles qui alimentent des fantasmes : Dorothy et les prostituées, ou encore Barbara, et enfin, il y a celles qui apparaissent comme quasiment non humaines : Mlle Blanchard et la femme de son oncle Émile sont des femmes entourées d'une atmosphère féérique ou irréelle pour l'auteur.

Dans *Le Bois Castiau*, Man Toinette tient une grande place. Luc Bérumont était un enfant dans le sillage rassurant de sa grand-mère au Bois Castiau, maîtresse des lieux dont « personne [...] n'aurait songé à discuter un ordre ». <sup>32</sup> Il présente sa grand-mère comme une femme forte et respectueuse des autres, pourvu qu'ils n'aillent pas à l'encontre de la religion en laquelle elle croit de toutes ses forces. « Man Toinette justifie le culte tenace que je lui ai voué » <sup>33</sup>, nous dit Bérumont. Dans tout le roman elle tient une place importante, comme une référence, un chef de famille à qui on se remet pour avoir un avis. De fait, lorsque adolescent, l'auteur vit son premier amour en se promenant main dans la main avec sa petite amie, les ragots du village faisant leur chemin jusqu'aux oreilles de sa grand-mère, celle-ci abat sur lui « la griffe de la jalousie », <sup>34</sup> l'obligeant à en faire un amour secret. Mais avant cet épisode malencontreux où le jeune poète commence à se détacher de cette autorité familiale, et également du reste de sa famille, à penser par lui-même, elle représente tout pour lui. Elle était son refuge, sa protectrice, contre qui sa mère n'osait aller, et il le savait, il en profitait. Il était plus proche de cette femme que de sa mère puisqu'il la suivait dans toutes ses activités.

Le pied à peine posé sur le sol, je courais faire part de la nouvelle de mon retour à ma mère avant de regagner le logis de l'extrémité de la cour, le fief

32 Paul Chaulot, *Luc Bérumont, Poètes d'aujourd'hui N°143*, 1966, Éditions Pierre Seghers, Paris, page 6.

33 Luc Bérumont, *Le Bois Castiau*, 1975, Éditions Rombaldi, coll. Bibliothèque du Temps présent, Paris, page 49.

34 *Ibid*, page 215.

de Man Toinette, là où je savais trouver jusqu'au soir un asile accueillant et sûr contre les tornades de ressentiments. Ce havre, que j'atteignais le plus souvent hors d'haleine et dans l'attitude pitoyable du crime traqué par la justice, était mon roc d'élection, ma Suisse neutre, mon pic inviolable.<sup>35</sup>

La profusion des récits de ses aventures aux côtés de sa grand-mère, leur complicité hors du commun, toutes les anecdotes liées à ces histoires nous démontrent que les souvenirs sont restés ancrés avec force chez Luc Bérumont. Peut-être embellit-il son récit ? Mais comme il le dit dans l'interview qui introduit *Le Bois Castiau* : « Je ne dis pas que c'est *la* vérité : je dis que c'est *ma* vérité. »<sup>36</sup> Ainsi, il nous montre ce qui l'a le plus marqué durant son enfance. *Le Bois Castiau* est le récit de ses premiers pas en tant qu'être humain à ses premiers pas en tant que poète « officiel », puisqu'il s'achève sur la publication artisanale de la revue *Prairie*.<sup>37</sup>

Son témoignage en est d'autant plus touchant qu'il n'hésite pas à évoquer ses faiblesses quand, par exemple, il avoue avoir été un « cafteur »<sup>38</sup> en classe de chimie et s'être fait rouler de coups par ses camarades, il avoue aussi ses moments de méchanceté gratuite ou d'égoïsme, quand il raconte par exemple son cauchemar concernant Man Toinette sur le lit de mort.

A cette époque, la tête tournée par les plaisirs qu'offre l'insouciance de la jeunesse et de la poésie, une vie qu'il croquait à pleines dents, il avait méchamment dit à sa grand-mère : « Fais tout ce que tu voudras sans moi : vis, meurs, chante !... Mais laisse-moi en paix.... Bonsoir !... »<sup>39</sup> Une erreur d'adolescent que seul le recul permet de distinguer pour l'auteur qui nous émeut en suppliant de pouvoir effacer ces quelques mots injustement prononcés sous le coup de la fougue de la jeunesse, de la colère. Il semble d'ailleurs faire son *mea culpa* et demander pardon au travers de ce lyrisme plaintif et sur le ton du regret, sous le couvert du cauchemar raconté : « Seulement enlever : *vis, meurs, chante...* ? Seulement ça !... Je ferais tous les sacrifices si seulement, on me l'accordait. »<sup>40</sup> A travers *Le Bois Castiau*, nous avons un retour sur l'évolution de l'enfant par rapport au monde et cela

---

35 *Ibid*, page 47.

36 *Ibid*, page 5.

37 *Ibid*, page 253.

38 *Ibid*, page 195.

39 *Ibid*, page 248.

40 *Ibid*, page 248.

par le regard de l'adulte qu'il est devenu. Nous pouvons constater que cette évolution est grandement marquée par le rapport aux femmes qui ont, en grande partie, participé à la construction de la personnalité du narrateur.

Si « la souveraine »<sup>41</sup> tient la première place du roman et de la vie de l'auteur, sa mère se place en seconde. Probablement parce que le jeune garçon voyait en sa grand-mère l'autorité suprême : il en avait toute l'attention voulue, parce qu'il était « une cause qu'elle avait fait sienne – une cause dans laquelle l'amour d'une vieille femelle pour un nouveau venu du clan était seul en jeu »<sup>42</sup> L'appellation « vieille femelle » renvoie évidemment à une notion de meute, comme chez les loups et donc une hiérarchie par l'âge et la force. Man Toinette était celle qui avait le dessus sur tous, même la mère de Bérumont, ce qui plaçait donc celle-ci au second rang d'importance aux yeux ébahis et naïfs de l'enfant qu'il était. D'ailleurs, le « nouveau venu du clan » qu'il était se trouvait très impressionné lorsque sa mère osait remettre en question cette hiérarchie implicite. L'auteur nous raconte : « A la taille de mon univers, cet affrontement des deux femmes semblait une lutte de titans et me plongeait dans des abîmes de désespoir. »<sup>43</sup> Un témoignage qui donne envie de compatir à son malheur, car tout en lisant, le lecteur imagine l'enfant derrière les mots et non l'adulte qui écrit et dans un même temps, le lecteur sourit avec l'adulte pour la note d'humour qu'implique cette comparaison titanessque. Il désigne en effet les deux femmes comme des titans, une image apparaissant comme loufoque et en même temps, il fait de ces femmes des héroïnes de récit mythologique, impressionnantes, amenant à son échelle *L'Odyssée* d'Homère.

Sa mère était rarement autant sa complice que pouvait l'être sa grand-mère, mais lorsqu'il commença à écrire de nombreux poèmes et à se faire railler par ses professeurs pour qui « le respect élémentaire de l'esthétique [les] contraignait à [l']empêcher d'écrire des vers aussi mauvais. »<sup>44</sup>, sa mère quand à elle devint une fervente lectrice :

Je me tins coi et je ne soufflais mot de ma blessure d'amour-propre à ma mère, devenue dépositaire de mon œuvre, et qui compulsait cette dernière

---

41 Luc Bérumont, *Le Bois Castiau*, 1975, Éditions Rombaldi, coll. Bibliothèque du Temps présent, Paris, page 24.

42 *Ibid*, p. 48-49.

43 *Ibid*, p.48.

44 *Ibid*, p. 216.

au point de la connaître par cœur, éblouie par le torrent de mots inusités auquel elle ne pouvait opposer que sa surprise, assortie d'une moue réprobatrice. [...] Sa conduite me prouva bientôt qu'elle consentait à me tenir pour un petit mâle en puissance.<sup>45</sup>

L'auteur présente l'adhérence de sa mère à son œuvre poétique comme un bon moyen de gonfler son ego en plus d'être soutenu dans son combat pour faire valoir son style et son droit d'écrire des poèmes.

L'image de l'autorité qu'impose Man Toinette ne manque pas d'être ressentie par le lecteur ne manque qui saisit sans mal la grande importance de celle-ci, puisque toute l'œuvre tourne autour d'elle. C'est seulement quelques pages après sa mort que l'auteur décide d'achever son récit. Sa grand-mère représente, avec sa mère, un des grands piliers de sa vie.

Si sa grand-mère et sa mère sont des personnages récurrents dans *Le Bois Castiau*, bien des femmes sont mentionnées, chacune apportant une expérience de plus dans la vie de Bérumont. Lorsqu'il n'était qu'un tout petit garçon, il y avait les amies de sa grand-mère, Hermance, Fideline et Florentine, avec lesquelles il partageait le thé et dont il écoutait les conversations. Il aimait notamment les récits que Man Toinette se plaisait à raconter et en particulier l'épisode du voyage en train qu'elle avait fait toute seule, pour revenir dans la maison familiale car « sa hâte l'amena à emprunter un des premiers convois qui gagnait la zone libérée. »<sup>46</sup> Bérumont nous la présente avec ses yeux d'enfant et de petit-fils, comme une héroïne dont le courage et la témérité l'impressionnaient et l'impressionnent encore.

Le regard innocent du petit garçon qu'était le narrateur nous présente Mlle Blanchard, l'institutrice qui n'avait plus réellement les pieds sur terre et dont le regard était ailleurs, car si son corps était là, son esprit ne l'était plus. Elle est le premier exemple d'amour inconditionnel malgré la mort :

De bonnes âmes avaient tenté de modifier sa destinée et d'attaquer sa solitude en faisant paraître des prétendants.  
Mlle Blanchard, en de semblables circonstances, n'existait pas, n'entendait plus.<sup>47</sup>

---

45 *Ibid*, p. 216.

46 *Ibid*, p. 59.

47 *Ibid*, p. 105.

Elle est pour nous, lecteurs, l'héroïne romantique par excellence donnée par cette impression que rien ne peut l'atteindre. Elle est pure en tous points : par sa fidélité à son défunt fiancé, par sa « jeunesse inaltérable »<sup>48</sup>, par cette sage attente des retrouvailles avec lui, que ce soit en hallucination ou à la fin de sa vie. Le personnage en lui-même dégage un immense calme que nous retransmet l'auteur dans sa description. Dans cette partie du récit, le Bérumont protagoniste et le Bérumont auteur sont d'ailleurs en désaccord. L'enfant rejette cette institutrice que l'adulte, après-coup, désignée comme « la plus aimable créature qu'un enfant puisse souhaiter pour guider ses balbutiements abécédaires. »<sup>49</sup> Le lecteur se sent à la fois concerné par l'enfant qui fait ses premiers pas à l'école avec difficulté et par l'histoire triste de cette femme qui vit finalement à côté d'elle-même. Mlle Blanchard et un personnage placé dans la vie de l'auteur à un moment clé et présentée avec une aura différente de toutes les autres, avec celle de la pureté angélique, une personne fascinante dans sa manière d'être distante et pieuse.

Par la suite, nous assistons à une apparition furtive – comme le serait celle d'une fée ou d'un ange – de celle qui est devenue la femme de son oncle Emile, Luc Bérumont met en scène le pouvoir de la voix : « Fut-ce la douceur de la voix, la séduction du rire, je suivis l'inconnue sans savoir où j'allais. »<sup>50</sup> Lui qui est « farouche » et « campagnard » n'hésite pas à suivre une personne dont il ne sait rien, pour la simple raison qu'elle a su plaire à son oreille : « Je n'entendais que la tendre voix, frémissante, sortie d'une bouche féminine que l'ombre déroba. »<sup>51</sup> La puissance de ce pouvoir de l'ordre de l'envoûtement est appuyée par les termes « pouvoir d'une fée »<sup>52</sup> et par ce qu'il écrit ensuite :

Je ne voyais rien d'autre, quand je levais les yeux, que cette haute tête blonde inscrite sur un fond de feuillages découpés par le clair de lune.<sup>53</sup>

L'auteur insiste sur les sons et des souvenirs flous, la notion de hauteur rappelant sa petitesse d'enfant. Il se contente de mettre en valeur ce qu'il l'a marqué lors de sa première rencontre avec sa tante, insistant sur le charme mélodieux qui l'a envoûté à son contact, le

---

48 *Ibid*, p. 104.

49 *Ibid*.

50 *Ibid*, p. 153.

51 *Ibid*.

52 *Ibid*.

53 *Ibid*.

petit garçon étant déjà sensible à la poésie. En effet, ce passage présente la tante de Bérumont comme la poésie incarnée et nous informe sur la réceptivité de l'homme au charme de la femme et cette façon de l'élever au rang d'inspiration poétique. Elle n'est plus femme de chair et de sang, elle n'a pas de nom, elle est la grâce, la beauté, le réconfort, une source de curiosité et d'apaisement tout à la fois pour l'auteur qui reste profondément marqué par cette rencontre malgré son jeune âge.

Parmi les femmes qui ont obtenu les faveurs de son coeur, il y a Cécile, pour qui son coeur de petit garçon a fondu sans explications, elle a été la raison d'une presque noyade : « J'aime Cécile et je n'entends point la partager avec mon frère. »<sup>54</sup> Il a trois ans et il est « horriblement jaloux. »<sup>55</sup> Ainsi il saute à l'eau pour tenter de rejoindre la barque où son frère et sa promise se trouvent. Il est repêché par Man Toinette, qui par ce geste prouve à quel point elle veille sur son petit protégé, et son rire à ce moment précis est le reflet de la réaction du lecteur attentif et concerné à la lecture de cette scène, l'imagination et les mots de Bérumont permettant facilement de visualiser un petit garçon à la moue contrariée, emporté par la spontanéité de ses sentiments innocents. Mais par l'emploi du présent, ce récit nous fait également vivre la scène à travers les yeux de l'enfant, et non en tant que simples spectateurs, le lecteur est ainsi partagé entre le rire bienveillant et la compassion pour l'humiliation qu'a ressenti l'enfant et qu'il aura pu ressentir à travers son regard.

Cette première expérience du sentiment amoureux vint s'affirmer avec l'âge et la naissance du désir d'écrire de la poésie. Écrire, oui, mais pour qui ? Pour l'auteur et ses camarades, un nouvel intérêt se dévoile : celui des filles de leur âge mais aussi de la femme en général qui représente un grand mystère. C'est la période des premiers billets doux, des vers simples qui se voulaient sincères mais qui n'eurent pas l'effet escompté, la poésie n'atteignant pas tout le monde de la même manière :

A toi, l'étoile de mes jours  
Je veux dire tout mon amour.<sup>56</sup>

Un contraste entre la poésie naïve venant d'un enfant encore inexpérimenté en amour et les quelques secrets de ce monde révélés par des amis garçons plus âgés, à travers les revues

---

<sup>54</sup> *Ibid*, p. 57.

<sup>55</sup> *Ibid*.

<sup>56</sup> *Ibid*, p. 185.

érotiques exposant les corps des femmes sous le regard du jeune adolescent qu'est l'auteur, ou la découverte de l'existence du *Kâma-Sutra*.<sup>57</sup> Une éducation autre que scolaire s'impose pour le jeune homme empli de curiosité pour le monde, mais aussi pour la femme.

Au fur et à mesure que sa capacité critique se construit mais toujours sous l'influence de ses amis d'école, un nouveau centre d'intérêt apparaît : Que se passe-t-il derrière la porte de la maison close ? Comment les femmes donnent-elle du plaisir aux hommes ? Pourquoi cela est-il attrayant ? Autant de questions qui trottent dans la tête de ces jeunes garçons. Un état d'esprit qui pousse un jour l'adolescent à se présenter aux portes d'une maison close où il subit une farce de ses camarades : il va se retrouver poussé de force dans l'ancre des mystères. Un concours de circonstances qui va amener à une sorte de démythification du lieu car au départ, il est très impressionné :

Il y avait, dans ce lieu de débauche abandonné, un silence et un recueillement que mon imagination était loin de m'avoir laissés entrevoir et qui me firent passer un frisson.<sup>58</sup>

Comme un animal sauvage acculé, il évoque la « fuite », la première femme qu'il y voit coupe « tout espoir de retraite », puis une autre apparaît, elle est « l'image de la délivrance et de la grâce »<sup>59</sup>, à la manière d'une apparition divine, angélique par sa blondeur. C'est une interruption salvatrice qui permet à d'autres prostituées d'arriver. Considéré comme un nourrisson, « On ne donne pas de biberon ici ! » lance la gérante ; appelé « puceau » puis « mignon » à de nombreuses reprises, ainsi que « joli poussin », il est directement exclu de la catégorie des hommes.<sup>60</sup> L'adolescent devient une distraction agréable, un petit neveu à gâter en tout bien tout honneur pour les prostituées puisqu'il n'est obligé à rien. Il est écouté attentivement et couvert de sucreries, autre image qui le remet à sa place d'adolescent de quatorze ans. La bienveillance de ces femmes à son égard le pousse ainsi à découvrir les plaisirs de la chair autrement. Des femmes, qui du haut de leur expérience, ont l'air de dire : chaque chose en son temps.

---

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> *Ibid*, p. 218-219.

<sup>59</sup> *Ibid*, p. 219.

<sup>60</sup> *Ibid*, p. 219-220.

Cette irruption accidentelle dans le monde du plaisir charnel n'est mue que par le désir de combler la fille que l'auteur ne pourra jamais oublier, Marie, la jeune fille qui a été touchée par ses poèmes et mots doux, celle avec qui il aura découvert les premiers émois amoureux. « Mais comment donner des leçons sans risquer le ridicule et le fiasco... »<sup>61</sup> se demande le narrateur encore inexpérimenté. C'est un désir d'acquérir de l'expérience louable pour l'adolescent en panique que de chercher à apprendre auprès des femmes dont le métier est de donner du plaisir. C'est une quête qui tient le lecteur en haleine jusqu'à la rencontre avec la première prostituée, moment dans le roman où le lecteur sait que rien de plus ne se produira dans ces lieux entre l'adolescent et les femmes.

Pourtant, un jour, la quête de soi à travers la poésie domine la vie du jeune homme et se transforme en égoïsme. On ne sait pas vraiment s'il s'agit d'infidélité ou de rupture difficile, mais le narrateur marque un tournant dans sa vie. La soif d'expériences le pousse à délaisser Marie à qui il a confié sa « panique mortelle »<sup>62</sup> lors de leur première fois et qui désormais ne lui suffit plus :

Marie fit, la première, les frais de cette quête rimbaldienne en se voyant opposer une rivale dont la trentaine expérimentée semblait lourde de promesse. Comment parvenir jamais au *dérèglement concerté de tous les sens*, base de ma méthode et de mon évangile, en me référant à la conception commune de la fidélité ?<sup>63</sup>

Dorothy apparaît dans sa vie, elle est, après le calme et le sérieux de Marie, la passion dévorante, comme une réponse à sa curiosité : « Je fus fou d'elle »<sup>64</sup>. Elle se montre d'abord inaccessible pour le jeune homme qui tente de la séduire : « son mouvement fut de rabattre mon caquet et de mettre en présence des difficultés véritables. »<sup>65</sup> Ce n'est que partie remise, puisque cette manière de le repousser n'est que pour mieux entrer dans le jeu de séduction, par la suite, elle devient l'amante parfaite : « J'en vins à considérer cette technicienne comme un autre moi-même, assoiffé de perfection et de dépassement »<sup>66</sup>.

---

61 *Ibid*, p. 217-218.

62 *Ibid*, p. 225.

63 *Ibid*, p. 240.

64 *Ibid*, p. 241.

65 *Ibid*.

66 *Ibid*.

Cependant, cette relation reste totalement charnelle, en aucun cas l'amour ne semble impliqué et aucun projet de couple n'est évoqué.

Femme plus âgée et ayant d'autres objectifs que de s'impliquer amoureusement avec le jeune homme, Dorothy n'est que de passage dans la vie de l'auteur, une sorte de feu follet à l'« imagination débordante », au « tempérament authentiquement hystérique ».<sup>67</sup> De plus le rythme du texte concernant cette aventure est rapide, les phrases sont assez courtes, elles marquent la plupart du temps une succession d'actions, de descriptions. Le temps du passé n'implique pas autant l'auteur que lorsqu'il raconte ses souvenirs au présent, il y a une distanciation dans la rapidité du déroulement du récit, à l'image de l'impression que lui a laissé ce moment de sa vie : très court mais intense. L'intensité du récit provient de la foule d'actions présentées au lecteur de manière énumérative et condensée. Le narrateur a visiblement pris de la distance avec ces événements au moment où il les raconte et nous en fait part seulement comme d'un moment important, puisqu'il lui aura laissé une forte impression et aura porté à conséquence sur l'évolution de son comportement.

Cette aventure fulgurante apporte au narrateur le désir de revenir à une relation plus saine puisqu'il annonce par la suite : « ..les nausées violentes que j'éprouvai achevèrent de me persuader qu'il était temps d'aller chercher ailleurs des eaux moins polluées. »<sup>68</sup> Une façon de montrer qu'il en venait à être dégoûté de son quotidien, et comme il avait appris ce dont il avait besoin, il pouvait continuer son chemin. L'expression « eaux polluées » dans ce contexte semble n'impliquer que des femmes à la mauvaise influence, car l'auteur utilise bien souvent la métaphore de l'eau pour parler des femmes. C'est ainsi qu'il fait le lien avec la dernière personnalité féminine dont il parle dans *Le Bois Castiau* : Nicole la chocolatière. Elle représente une nouvelle passion qui inspire de nombreux poèmes au narrateur et le pousse à prononcer les mauvaises paroles au mauvais moment, au chevet de sa grand-mère mourante. Encore une fois, Man Toinette prend toute la place, car son histoire amoureuse avec Nicole est noyée dans la description du cauchemar de cette altercation avec sa grand-mère qui revient continuellement dans les rêves de l'auteur et qui le hante. Ce qui fait de la chocolatière un personnage difficile à retenir et donne surtout l'impression qu'elle a servi

---

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> Luc Bérumont, *Le Bois Castiau*, 1975, Éditions Rombaldi, coll. Bibliothèque du Temps présent, Paris, p. 242.

d'introduction à l'auteur, pour pouvoir parler de cette scène qui l'a tant marqué. On le voit à l'interruption de l'intrigue :

Nicole, par je ne sais quel miracle, accepta un rendez-vous. C'était l'époque où Man Toinette sentait la vie peiner en elle comme un ruisseau tari.<sup>69</sup>

Son rapport aux femmes est important, elles ont marqué non seulement sa vie, mais aussi tous ses écrits, elles sont son inspiration. La femme en général est sa Muse, souvent associée à la Nature avec qui elle ne forme plus qu'un. La sensualité du corps de la femme est obsédante chez Luc Bérumont. « Marie rassembla à pleine mains ses longs cheveux défaits. »<sup>70</sup> Les cheveux sont la marque par excellence de la sensualité des femmes. A presque chacune des femmes présentées, il y a mention d'une partie du corps, sensuellement décrite. Les cheveux, les yeux, ou la voix, Luc Bérumont insiste sur ce qui l'a ému chez les femmes qu'il a côtoyées. Il a un style très oral, comme s'il prenait des pauses pour parfois réfléchir à ce qu'il va dire par la suite, pour apporter une précision dont le lecteur pourrait peut-être avoir besoin, comme par exemple : « Quelque chose résistait en nous qui était surtout fait – je crois – de terreur devant le mystère. »<sup>71</sup> C'est aussi un indice pour le lecteur, qui découvre, ce que ces souvenirs font ressortir chez l'auteur, avec le recul. Cela le rapproche du lecteur, incluant ainsi le ton de la confidence, donnant l'impression que les deux sont dans la même pièce, l'auteur racontant, le lecteur écoutant attentivement. Ce dernier se sent ainsi considéré et ainsi plus prompt à partager l'émotion de l'auteur.

Dans *Les Loups de Malenfance*, la plupart des femmes sont mentionnées en arrière-plan. Le narrateur en fait ressortir surtout trois : leur mère, leur point de repère familial, "Mamie" leur grand mère adoptive et Barbara, dite « la Folle », une personnalité intrigante et source de remue-ménage au sein de leur foyer. On retrouve aussi cette triade mère, grand-mère, amante, mais sous un aspect différent, le narrateur n'est plus au centre de tout : la mère s'occupe de lui et de son frère, mais donne également beaucoup de son temps au père, « Mamie » n'est plus la grand-mère qui gâte son petit-fils, elle est une grand-mère d'adoption qui n'a d'yeux que pour son mari, et enfin, l'amante, Barbara n'a rien avoir avec

---

<sup>69</sup> *Ibid*, p. 243.

<sup>70</sup> *Ibid*, p. 225.

<sup>71</sup> *Ibid*, p. 217.

les deux protagonistes principaux, mais elle est sous leurs regards, l'amante de l'ami de leur père, la protégée de leur père et la rivale de leur mère.

Nous assistons une sorte de violence poétique, lorsque, exaspérée par le comportement de Barbara, « La Mère » se bat avec elle. Le narrateur évoque une danse plutôt qu'un combat. Une danse avec ses règles implicites. Les deux femmes se battent pour une raison que les deux jeunes garçons ne peuvent pas comprendre, pas encore. C'est une scène qui fait prendre conscience aux enfants que leur mère n'a pas qu'un seul visage, celui de la mère tendre et aimante. Elle peut se révéler dangereuse.

## ..II.2 L'enfance

Dans son autobiographie, Luc Bérumont parle de l'enfant qu'il était, déjà, son discours nous transporte comme un récit. Le poète est toujours là, racontant ses souvenirs avec de belles phrases évocatrices d'images. Il nous conte cela au gré des souvenirs qui lui reviennent, il écrit dans son introduction :

J'ai un mal fou à doser les effets, les excès, les enchevêtrements de mon imagination et de ma mémoire. Car, sans doute pour ne pas être en reste, l'imagination – excitée – court sur la lancée de sa voisine...<sup>72</sup>

Il semble que Luc Bérumont établisse un dialogue avec nous lecteurs, racontant son enfance tout en la parsemant d'anecdotes de la vie des autres. L'oralité du texte est très palpable, par les commentaires insérés, concernant des détails comme le résumé d'une partie de son arbre généalogique, quand il présente sa grand-mère en donnant son nom complet et en précisant le prénom de sa mère pour le distinguer de celui de sa soeur. C'est aussi une manière pour l'auteur de se remémorer ces noms et de nouveau ressentir les sentiments qu'ils provoquent, des noms de personnes qui lui sont chères et qu'il a perdues ou aimées.

Il n'y a pas de réelle chronologie dans *Le Bois Castiau*, il raconte parfois des anecdotes datant de ses trois ans, pour remonter à ses douze ans, repasser par ses huit ans, et revenir à ses trois ans, ou encore son adolescence. Luc Bérumont suit le fil de sa pensée sans pour autant faire perdre à son récit la fluidité qui permet au lecteur de suivre. Il passe d'ailleurs du passé au présent, lorsqu'il se plonge dans un souvenir précis, et qu'il se revoit dans l'action :

---

<sup>72</sup> Ibid, p. 5.

...je sombrais dans l'éclat d'un regard qui, pour moi, souriait toujours ; dans la senteur de brillantine, d'eau de mélisse et de réglisse dont la pièce était saturée.

On entend s'égoutter la nuit. Je retrouve l'ombre oppressante et moite, à goût de ramures humides, de paille surie. Man Toinette s'avance vers moi, les cheveux dénoués.<sup>73</sup>

Le narrateur emploie un effet cinématographique où l'on imagine un fondu sur le visage de Man Toinette, pour enchaîner sur le plan du visage éclairé et effrayé du petit garçon. Comme lors de la lecture d'un scénario, les actes des personnages sont décrits. Le temps du présent donne l'occasion au lecteur de suivre la scène pas à pas, en temps réel, ce qui participe à l'immersion de celui-ci dans la scène. Il intensifie l'effet dramatique de la scène pour le lecteur, de manière plus directe que s'il s'agissait d'un temps du passé. Le lecteur est ainsi directement immergé dans le récit.

On retrouve des éléments du *Bois Castiau* dans les autres récits de Luc Bérumont, comme on retrouve de lui dans toutes ses œuvres. Il est amusant de se rendre compte des clins d'oeil dans chacune de ses œuvres. *Le Bois Castiau* fait office d'œuvre centrale, d'œuvre clé par rapport aux autres œuvres, pour mieux les comprendre. Tout part de l'enfance, et Luc Bérumont y est très attaché. Cette œuvre est présentée comme un chemin initiatique pour l'auteur, les épreuves qu'il a traversées, les joies, les peines, les peurs, les bêtises, tout ce qui a participé à la construction de l'homme qu'il est devenu est là. Rythmée par ses rencontres, son évolution a été progressive. Enfant tout de même assez patient, il n'a pas brûlé les étapes et a appris par expérience. Un fait que le lecteur ne peut manquer et suit avec assuidité à la lecture du *Bois Castiau*.

Le séjour chez les « poules »<sup>74</sup> pour le jeune Bérumont qui n'avait jamais mis les pieds dans une maison close est probablement un des épisodes les plus hors du commun dans le parcours d'une vie. C'est un événement qui s'est produit dans un moment décisif de la vie de Bérumont alors qu'il commençait à boudier la religion chérie par sa grand-mère et qui va d'ailleurs entrer en contradiction avec les principes moraux de sa grand-mère en ayant sa première amoureuse et en explorant les plaisirs de la chair avant le mariage. On voit alors sans mal se diviser l'innocence de l'enfant n'ayant guère développé d'esprit critique et la

---

<sup>73</sup> *Ibid*, p. 24-25.

<sup>74</sup> *Ibid*, p. 221.

curiosité de l'adolescent, qui, à force de lectures, de fréquentations non religieuses s'épanouit de lui-même. Ce que Man Toinette prend d'ailleurs de plein fouet, son petit-fils n'étant plus celui qu'elle emmenait partout et qu'elle voyait déjà comme un parfait petit chrétien. De manière implicite, le lecteur peut alors considérer que Bérumont était plus proche de son père que le récit ne le laisse paraître. Son père, si peu mentionné, ou toujours près de ses rosiers, avait la passion du jardinage :

Mon père, négligeant les offices, vouait sa matinée aux roses. C'était sa messe à lui : il croyait aux rosiers.<sup>75</sup>

La Nature pour seule croyance, une affirmation que finalement, nous retrouvons dans le discours de Luc Bérumont lorsqu'il parle de ses écrits ou des principes qu'il a acquis avec ses camarades de l'École de Rochefort.

Contrairement au récit du *Bois Castiau*, qui se place dans un monde plutôt féminin, le récit des *Les Loups de Malenfance* s'épanouit dans un univers plutôt masculin. La figure du père est davantage mise en valeur, et il y a beaucoup plus de personnages masculins importants et développés que dans *Le Bois Castiau*. Luc Bérumont ne raconte plus sa propre enfance, mais une autre enfance. Il y a en plus, la voix d'un frère, une voix très peu présente dans *Le Bois Castiau*, mais ici doublement mise en valeur par le double narrateur. L'oralité est toujours présente, le narrateur parle à la première personne du pluriel. Tout est décrit du point de vue d'un binôme d'enfants. Deux frères qui ne font qu'une entité puisque le « nous » est le seul sujet employé par le narrateur jusqu'à la fin du roman et ne laisse aucune présentation. Ils vivent tout ensemble, ressentent les mêmes choses, voient les mêmes choses, subissent les mêmes choses.

On ne connaît pas leur âge exact, on sait juste que ce sont des « enfants », ni leurs noms. Ils sont « nous », à la fois proches du lecteur par ce manque de caractérisation qui les rendrait unique, car, ainsi, le lecteur peut se projeter à travers les yeux de ce « nous », à travers ces deux corps qui semblent agir d'un même mouvement, qui semblent respirer d'un même souffle. Et à la fois, ce « nous » évoque un lien fraternel si fort qu'il n'est pas nécessaire de les distinguer car les parents et l'entourage ne font aucune différence entre eux, ils ont le droit aux mêmes attentions. Après tout, leur père a deux épaules pour les sur-

---

<sup>75</sup> *Ibid*, p. 111.

élever dans la foule. M.Probité a deux mains pour leur caresser la tête. Leur mère a deux joues pour les frotter contre les leurs.

Mais un jour, l'esprit d'enfance laisse sa place à l'entrée dans l'âge adulte, un jour, les deux frères n'ont plus la même opinion, ne vivent plus les événements et la vie de la même façon. L'un des deux rompt le charme du « nous » et le « nous » devient « je ». Un « je » tellement inattendu et presque choquant pour un lecteur qui s'était laissé aller à voir les choses avec deux paires d'yeux, à écouter avec deux paires d'oreilles, à protester avec deux bouches, mais d'une seule voix, d'un seul ton. Finalement, l'aventure vécue résonne comme la cause à cette rupture. Une sorte de rite initiatique de la vie au travers des épreuves vécues par les deux garçons. Ils ont été mis face à des événements qui sortaient de l'ordinaire, des drames, et même quelques joies qui leur ont permis de réfléchir sur eux-mêmes, de trouver leur place au sein de leur société, puis de tout simplement grandir et atteindre la maturité pour devenir indépendant. Une notion de cycle est fortement présente par le retour des saisons au fur et à mesure de l'évolution des deux frères.

Il y a également l'aspect quasi omniscient du narrateur qui revient sur son histoire d'enfant, avec l'esprit d'un adulte. Il sait des choses, dit des choses, qu'il n'aurait pas pu voir en tant qu'enfant. Tout en gardant cette habileté à maintenir le regard de l'enfant, un peu détaché, non indifférent, mais extérieur à ce que vivent les adultes. Les deux enfants comprennent mais ne s'en mêlent pas avec un certain respect pour les règles imposées. La lecture nous impose cette retenue, qui laisse sous-jacent le désir d'agir, de savoir, de découvrir. C'est une sorte de pression pour le lecteur qui peut ainsi ressentir de manière intensifiée le malaise ou l'attente que le récit provoque.

Il y a une nuance dans le ton, tout n'est pas blanc, tout n'est pas noir, la curiosité de l'enfant, le besoin de se tester et de tester les autres est mis en avant. Les parents apparaissent comme des entités bien déterminées : « La Mère », « Le Père », pas de prénom, pas de surnom affectueux, ils représentent l'autorité. Désillusion quand la mère se bat avec Barbara, elle n'est plus cette mère chaleureuse, aimante et douce à laquelle ils sont habitués, elle devient autre, elle n'est plus seulement la mère, elle est aussi la femme qui semble

défendre son territoire, capable d'être agressive, possessive, des changements que les enfants perçoivent, mais qu'ils ne comprennent pas.

Ces deux enfants vivent dans un monde hostile, la menace des dangers quotidiens de la vie n'est pas la seule à peser sur leurs frêles épaules. Il y a la menace de l'homme avide de pouvoir et de violence. Il y a la menace de la bête tapie dans la forêt, attendant une erreur, une inattention de la part de l'homme. Les loups guettent la chair fraîche lorsque l'hiver étend son air glacé et la neige sur l'environnement, rendant le gibier plus rare et les temps plus rudes, pour les loups, comme pour les hommes. *Les Loups de Malenfance* content plusieurs guerres entremêlées et exposées par le regard de ces deux garçons.

Il y a d'abord celle des hommes entre eux, des querelles entre villageois dues à l'abus du « Cirque », les nomades qui s'imposent un peu trop longtemps, car s'il avait délivré le village « du choix, de la torture du doute, des décisions à prendre. »<sup>76</sup> que la guerre amenait avec elle par la construction d'un rempart, le Cirque implique tout de même des conflits car « l'idée de se voir, une nouvelle fois, dupés pouss[e] les ouvriers à la révolte. »<sup>77</sup> Une révolte qui conduit au châtement de la mort, un évènement que le « nous » narrateur évoque avec une distance presque inhumaine. « Le long de son chemin, des hommes qu'il avait connus, des camarades, se balançaient, de dix mètres en dix mètres, pendus aux branches des sapins. »<sup>78</sup> Une évocation lugubre dont l'image du balancement est très claire et ne nécessiterait même pas le participe passé qui suit.

On remarque bien que l'insistance est voulue par l'auteur. L'information est d'ailleurs d'autant plus choquante pour le lecteur qui sait l'histoire racontée à travers les yeux de deux enfants. Pourtant, la distance du narrateur quant à l'évènement est explicable par l'absence des deux jeunes garçons durant la scène. Ils l'ont vécue par procuration, par le récit de leur père et n'ont donc pas subi le même choc que celui-ci qui « serrait convulsivement les poings. Il ne put avaler une bouchée. »<sup>79</sup>, alors que par la suite, à la découverte du cadavre de

---

76 Luc Bérumont, *Les Loups de Malenfance*, 1986, Éditions Phébus, coll. Domaine romanesque, Mayenne, p. 121.

77 *Ibid.*

78 *Ibid.*

79 *Ibid.*

Peppy, le grand-père que leur famille héberge, ils sont « frappés par l'aspect terrifiant du cadavre ».<sup>80</sup> C'est une partie du récit qui met le lecteur mal à l'aise. Les images évoquées sont vives même en l'absence de détails supplémentaires.

Avec l'arrivée l'hiver, « nous » assiste à une autre bataille, celle des hommes contre les loups, illustrée par une chasse orchestrée par la seule soif de sang de Bruno, le chef du « Cirque » :

Les cavaliers se rassemblèrent et se dissimulèrent dans la forêt, un peu avant le crépuscule. Ils débouchèrent au grand galop en brandissant des torches. L'effet fut prodigieux. La horde de bêtes qui grouillaient en quête de leur pitance, prise de panique, s'engouffra dans le passage aménagé tout exprès par les chasseur. La poudre crépita. De longs hurlements s'élevèrent dans la nuit sans étoiles.<sup>81</sup>

On assiste à une confrontation entre l'intelligence de l'homme et l'instinct de survie de l'animal. En effet, les cavaliers se rassemblent et attendent leur proie tandis que les loups ne font que suivre leur faim. Par la « panique » et les « longs hurlements », ainsi qu'avec le terme « pitance » qui représente le maigre repas de celui qui n'a rien, les loups sont présentés comme les victimes, tombés dans un piège si bien organisé qu'ils n'avaient aucune chance de s'en échapper. Une chasse cruelle d'animaux qui ont pourtant bien servi à masquer des assassinats au sein du village, couvrant la guerre froide qui sévissait entre les villageois et les gens du Cirque, une chose que Bruno lui-même remarque, puisqu'il « song[e] que les loups [sont] un bon tombeau pour une victime et que leurs dents se charg[ent] d'effacer la trace d'un assassinat. »<sup>82</sup>

L'ensemble du roman est lugubre. L'ambiance générale reflète l'inquiétude, les contraintes, les conflits. Les enfants voient des choses qu'ils ne devraient pas voir ou entendent des histoires qu'ils ne devraient pas entendre, leur jeune esprit est ainsi trop rapidement arraché à l'insouciance de l'enfance. La curiosité est pourtant la plus forte et les deux jeunes frères décident d'aller voir ce qui se passe sous le chapiteau abandonné du cirque: vide de vivants, il contenait des morts. Une vision de trop pour l'enfant en tête du « nous » : « Des bornes étaient posées à notre enfance. [...] Un monde dur et glacé entraît

---

<sup>80</sup> *Ibid*, p. 130.

<sup>81</sup> *Ibid*, p. 184.

<sup>82</sup> *Ibid*, p. 160.

en nous. »<sup>83</sup> Une vision qui, ajoutée à celle de leur ami Gustave mort, achève de les diviser en tant qu'entité. Chacun, face à l'horreur mûrit différemment. Un rite de passage à l'adolescence sinistre que le lecteur peut suivre avec attention, aussi captivé par les images d'horreur qui s'affichent devant ses yeux à la lecture que les protagonistes le sont devant les cadavres. Un malaise dans le roman qui s'annonce d'emblée avec le titre : *Malenfance*. Une mauvaise enfance est annoncée.

### ..II. 3 Le voyage, le « je » du narrateur et celui du lecteur se mêlent

Comme vu précédemment dans l'étude des Loups de *Malenfance*, la frontière entre le « je » narrateur, là en l'occurrence, le « nous » et le « je » du lecteur est mince. On se sent happé par le récit.

La nature, dans les textes de Luc Bérumont nous apparaît comme palpable. On peut, à la lecture, la sentir, la voir, la toucher, s'y abandonner et ne faire qu'un avec elle tout comme l'auteur semble s'y adonner. Alors à quel point le narrateur et l'écrivain font-ils un ?

S'il est évident que nous avons affaire à un narrateur impliqué dans le récit puisqu'il est celui qui agit et raconte, on ne peut affirmer que l'auteur est le narrateur. Il l'est seulement par l'écriture, car il s'inspire de son vécu, des lieux et des personnes qu'il a connus, sans pour autant raconter sa vie.

Dans *Les Loups de Malenfance*, la nature est toujours décrite de manière lyrique, Luc Bérumont ne va pas s'en tenir à des feuilles vertes, un ciel bleu et un champ de blé jaune, il va préférer s'attarder sur les nuances des couleurs et personnifie les éléments naturels au point de leur donner des sentiments, la capacité de ressentir : « Le ciel, sans couleur, se lacéra d'étoiles. L'espace s'approfondit. Une bise glacée pinça les joues . »<sup>84</sup>. Des nuances qui permettent à chaque lecteur d'imaginer à sa manière le décor, tout en restant guidé. La forêt apparaît tour à tour comme bienveillante ou comme inquiétante voire effrayante. Ce qui fait pencher le lecteur, ce sont les sentiments des protagonistes qui évoluent au sein du décor. Le lecteur suit l'histoire à la manière d'un scénario de film puisque tout passe par le regard des

---

<sup>83</sup> *Ibid*, p. 213.

<sup>84</sup> *Ibid*, p. 82.

deux enfants, de leurs impressions quant au monde qui les entoure, on suit leur regard comme possible point de vue d'une caméra.

Par la création romanesque, Luc Bérumont peut se permettre d'aborder maints et maints sujets à la fois, de disposer le décor petit à petit dans l'esprit du lecteur et de progressivement faire évoluer l'intrigue, en prenant le temps de poser chaque jalon et d'écrire ce qu'il a à dire, pouvant ainsi se permettre de longues descriptions. Alors qu'en poésie, les textes sont généralement plus courts et concernent peu de thèmes ou de sujets à la fois. Cependant, pour Luc Bérumont, la frontière entre roman et poème est ambiguë. C'est ce que l'on remarque dans *La Huche à Pain*, que nous étudierons par la suite, qui se présente comme une narration et qui n'est pourtant qu'un grand et long poème en prose divisé en trois parties.

### III Lyrisme poétique

Luc Bérumont, pour qui l'inspiration vient de la Nature et du décor environnant sa vie de tous les jours, nous donne sa manière de procéder pour écrire et même une des clés de compréhension concernant l'effet produit sur le lecteur.

Ma règle, précise-t-il, est de rejeter sans appel les mots qui ne sont pas concrets, qui n'ont ni poids, ni forme, ni odeur. La poésie est manuelle, je veux dire qu'elle doit être vérifiée par les doigts avant de s'adresser à l'imagination. Les mots doivent être payés "syllabe à syllabe". "Infini", "irréalité", "idéal", "devoir", "trahison", sont des idées, non des mots à poèmes... Un poème, dit Archibald Mackleish, ne doit jamais signifier, mais "être".<sup>85</sup>

La Nature, mère nourricière, cocon protecteur, la femme, belle de ses formes, la forêt, lieu de mystères et à la fois de paix, les champs de blé et leur couleur d'or, leur chaleur, lieu de fertilité, le ciel et son étendue bleuté qui change au caprice du temps. Autant de thèmes qui reviennent de manière récurrente dans les poèmes de Luc Bérumont. Il exploite allègrement le lien entre la femme et la Nature de telle sorte qu'elles ne font plus qu'un. La forêt lui permet de parler des arbres et de rappeler à quel point l'homme ne représente pas grand chose face à la Nature et à son système de fonctionnement où chaque chose est bien à sa place. La Nature ne pardonne pas et « la supériorité de l'homme doit être chaque jour

---

85 Paul Chaulot, *Luc Bérumont, Poètes d'aujourd'hui N°143*, 1966, Éditions Pierre Seghers, Paris, p. 38-39.

démontrée. »<sup>86</sup> Luc Bérumont accorde un grand pouvoir à la Nature et la personnifie, nous faisant ainsi ressentir celle-ci comme une protagoniste et non un simple décor. L'écrit est animé, chantant.

### ..III.1 L'art des jeux de mots et leur musicalité

Bérumont invite à « écouter » les poèmes plutôt qu'à les lire.

Dans le recueil *Esprit d'Enfance*, comme dans beaucoup de ses poèmes, Luc Bérumont joue avec les mots, avec leurs sonorités. Il faut lire les textes à haute voix pour en faire ressortir le rythme, l'aspect chantant.

Toute la doctrine de Luc Bérumont prend appui sur la portée orale du poème, tout dans sa démarche créatrice procède des vertus auditives du vers, lesquelles ne doivent pas être confondues avec ses qualités musicales, produit d'un habile agencement de mots, à ranger au rayon des artifices et des faux-semblants.<sup>87</sup>

Le poète s'amuse à détourner des comptines pour enfants, semble se remémorer ses jeux de mots enfantins. Nous avons pêle-mêle un ensemble de poèmes courts dont la lecture évoque à tous des souvenirs d'enfance, la joie, l'innocence, la naïveté de l'enfant, à travers le regard de cet adulte qui ne l'est plus depuis longtemps. Prenons par exemple *Le bon roi Dagobert* :

Le bon roi Dagobert  
A mis sa culotte à l'envers

Le bon roi Dagobois  
A son trône tout de guingois

Le grand Saint Eloi  
Leur dit : « *Mes bons rois*  
*La postérité*  
*Va bien vous moquer...* »

« *Suffit !* Dit Dagobois  
*Moi*  
*J'ai ma culotte à l'endroit...* »<sup>88</sup>

Luc Bérumont joint poésie et musique, puisqu'il reprend une comptine pour enfants bien connue. Il change en revanche l'histoire, puisqu'il ajoute le « roi Dagobois » qui lui permet d'ajouter davantage d'humour. Le second roi n'a pas la culotte à l'envers, néanmoins c'est son trône qui n'est pas droit, ce qui légitime les propos du « Saint Eloi » puisqu'ils sont de

86 Luc Bérumont, *La Huche à Pain*, 1989, Éditions Le Petit Véhicule, coll. P'Oasis, Nantes, p. 22.

87 Paul Chaulot, *Luc Bérumont, Poètes d'aujourd'hui N°143*, 1966, Éditions Pierre Seghers, Paris, p. 39.

88 Luc Bérumont, *L'esprit d'enfance*, 1980, Éditions Ouvrières, coll. Enfance heureuse, Paris, p.15.

toute façon, aussi ridicules l'un que l'autre. On peut remarquer que les ajouts correspondent d'ailleurs parfaitement à la mélodie de la comptine d'origine, syllabe pour syllabe, on peut ainsi la chanter de la même façon et placer ce poème dans la catégorie des parodies, sans entrer dans la vulgarité et avec l'esprit bon enfant que Bérumont souhaite continuellement partager avec ses lecteurs. Il s'agit d'un clin d'oeil de la part du poète, créant une complicité avec le lecteur et également un signe de son amour pour la musique.

### **..III.2 Les poètes de Rochefort, école d'amitié, source d'inspiration et d'échanges**

Lorsque dans un article de *Arts*, paru le 15 octobre 1953, Luc Bérumont revient sur l'aventure de l'École de Rochefort dix ans après et il semble récuser les manuels et de possibles règles qui permettraient d'étudier la poésie, il met plutôt en avant l'environnement dans lequel, lui et ses amis poètes se trouvaient, comme seul maître pour la création poétique :

Nos maîtres étaient les arbres, la terre, les saisons, la pluie, l'odeur des auberges et les merveilleux poètes du XVI<sup>e</sup> siècle français qui savent le poids du sang, de l'herbe, de l'amitié et de la mort.<sup>89</sup>

*La Huche à Pain* en est d'ailleurs l'exemple le plus flagrant, puisqu'écrite là-bas, cette œuvre est très représentative de la façon de penser mentionnée ci-dessus.

Les poètes de l'École de Rochefort, étaient comme des frères et avaient leurs rituels d'écriture. La plupart du temps solitaires dans la forêt, ils communiquaient par courrier, se retrouvaient à l'occasion pour créer. Luc Bérumont disait de la poésie qu'elle

est dotée d'un corps matériel, d'une respiration, d'une chaleur, directement transmissibles : le Verbe se fait chair et vient habiter parmi nous. Dans toutes les langues du monde, une fois cet accord établi, il reste à se laisser porter par le sang, par le rythme et par la fatalité. Ceci explique pourquoi toute poésie est irrémédiablement captive de sa forme originelle. Tenter de traduire un poème, c'est proprement tenter une réincarnation ;....<sup>90</sup>

Ce qui rejoint l'idée d'une poésie maîtresse, absolue, une manière de pouvoir exprimer les sentiments du poète, un moyen qui lui est donné d'apprendre à se connaître lui-même, de se découvrir, comme le dit ainsi notre auteur :

---

<sup>89</sup> *Petite Gazette du temps perdu*. Fonds du Petit Véhicule.

<sup>90</sup> Luc Bérumont, *La jeune poésie*, 1945, Imprimerie Nationale de Sarrebruck, Allemagne, p. 7.

La poésie s'efforce d'appréhender sans cesse cet être mystérieux que nous sentons bouger au tréfond de nous-mêmes aux rares instants de déchirement où, mis en présence de notre noyau, de notre amande amère, la douleur nous accorde sa lucidité.<sup>91</sup>

La poésie est vivante, en communion avec le monde et donc avec les êtres qui peuplent ce monde et perçoivent la poésie. Elle est le lien entre le poète et l'univers comme il le perçoit. Et c'est en cela qu'elle devient une « évidence » pour le poète. Luc Bérumont aimait d'ailleurs citer Apollinaire, avec le très célèbre : « Tout. Terriblement. »<sup>92</sup> qui achève un de ses poèmes en calligramme sous forme de cheval. Ce poète mort quelques années seulement après la naissance de Bérumont est une des sources d'inspirations de notre auteur car il associait déjà la poésie à un autre art.

### ..III.3 La Nature et la femme, sources de réconfort, cocons protecteurs

Pour parler d'une des plus belles œuvres de Luc Bérumont, *La Huche à Pain*, quoi de plus juste que de citer l'auteur lui-même lorsqu'il compare le boulanger au poète :

Nous tenions le poète pour une espèce de boulanger qui travaille la fine fleur des mots, qui cuit pour le village, et qui, sa journée terminée, bavarde sur le pas de la porte en riant avec les voisins.<sup>93</sup>

Il met ainsi en lumière l'essence de son œuvre, le fil conducteur et de cette manière éclaire la lecture de ses poèmes.

Dans *La Huche à Pain* le narrateur se fond avec la nature, ils ne font plus qu'un. À travers la lecture de cette œuvre, on sent à quel point l'écrivain la respecte, Mère Nature, toujours fidèle, belle et bienveillante, terrible si on n'y prend pas garde et qu'on la prend de haut. C'est d'ailleurs ce que semble affirmer Jean-Claude Bourles dans sa lettre posthume à Luc Bérumont :

Bien entendu, la nature a toujours occupé une place primordiale dans votre œuvre. La moindre lecture le prouve. Mais de façon vivante, actrice plus que témoin de la vie qui va. Une nature réelle, débarrassée des oripeaux et masques romantiques, authentique, jusque dans ses violences.<sup>94</sup>

---

91 *Ibid*, p.8.

92 Guillaume Apollinaire, *Calligrammes*, calligrame en forme de cheval, site [www.guillaume-apollinaire.fr](http://www.guillaume-apollinaire.fr).

93 Paul Chaulot, *Luc Bérumont, Poètes d'aujourd'hui N°143*, 1966, Éditions Pierre Seghers, Paris, p.19.

94 Hors série n°108, *Cadou-Bérumont et les poètes de l'École de Rochefort*, 2009, Éditions 303, Pays de La Loire, p.180.

Le narrateur de *La Huche à Pain* ne lésine pas sur les détails concernant la description de l'état dans lequel il se trouve et à travers cette foule d'informations, criantes de vérité, on se sent également fondre dans cette nature, car grâce à la manière de décrire de l'écrivain, il nous est possible de nous identifier à lui, d'être ce « je » qui ressent et subit le monde extérieur. Plus qu'un décor, Luc Bérumont nous dévoile la nature comme un personnage à part entière. Comme une femme.

C'est un grand poème en prose qui nous fait directement vivre une osmose à la nature, le plaisir de se satisfaire des petites joies de la vie, une capacité démontrée dès la phrase d'introduction « Je fais retraite chez les oiseaux. Cela vaut bien les monastères et leur mise en scène sacrée. »<sup>95</sup> Après quelques pages de prose célébrant la Nature, nous avons une coupure par une série de poèmes qui se répondent entre eux et répondent également à la première partie par un système de répétition de phrases ou de morceaux de phrases comme par exemple « je tisse entre mes cils la fille des chaleurs »<sup>96</sup>, on retrouve cette phrase dans la prose de départ, à la seizième page et ensuite, seize pages plus loin, dans le poème que l'on pourrait intituler *Je marche*. On le remarque d'autant plus qu'il s'agit de la dernière phrase du poème. Comme un rappel, comme un écho.

On remarque cependant que les poèmes sous leur forme « classique » mettent un peu plus de distance avec le lecteur, on ne comprend pas forcément tout de prime abord, ce que veulent dire les allusions et les métaphores notamment. Les éclaircissements s'affirment ensuite au fur et à mesure de la lecture et grâce aux allusions à la première prose. Enfin, on revient de nouveau à un récit en prose, qui nous fait retourner à un système de récit et nous fait sentir le mal-être qu'impose un temps maussade et froid, celui de la pluie en rafale, de la solitude : « Et je suis le seul être attristé sous la pluie ; le seul à souffrir avec une âme pourrie de noyé. »<sup>97</sup>; avant de retrouver, de nouveau, la joie des beaux jours de l'été.

---

95 Luc Bérumont, *La Huche à Pain*, 1989, Éditions Le Petit Véhicule, coll. P'Oasis, Nantes, p. 15.

96 *Ibid*, p. 16-32.

97 *Ibid*, p. 44.

« Plénitude ! Quel vilain mot pour dire cette chaude haleine de prairie qui assure ce soir la persistance de ma joie. »<sup>98</sup> On lit, on vit au rythme du ressenti de l'auteur.

C'est une des œuvres les plus représentatives du travail de Luc Bérumont, de sa vie, comme une sorte de bilan fait calmement, posément, alors que pourtant il a été écrit en 1942 et qu'il n'avait que 27 ans et était bien loin de ses vieux jours. C'est une œuvre également représentative du panthéisme de l'auteur, terme qui, rappelons-le, est défini par l'attitude d'esprit qui tend à représenter la nature comme un être divin auquel on rend un culte. On le voit très bien à la scène de la rencontre avec Dieu, à cette manière de personnifier les végétaux, les arbres notamment, l'herbe étant plus souvent qualifiée de chevelure de la terre. Tout, dans *La Huche à Pain*, est être vivant, paraît avoir ses propres buts et semble se mouvoir de manière indépendante, même les meubles. « Un miroir est vivant. »<sup>99</sup> Chaque élément du texte suit son chemin de manière indépendante et pourtant, une belle harmonie se dégage de leur cohabitation, source de forte inspiration pour le poète qui se laisse simplement guider par ce qui l'entoure, ce qu'il ressent et nous le fait partager par l'écrit. C'est ce qui fait la force de ce texte, qui nous projette dans un monde en perpétuelle action.

## IV Le pouvoir des mots transmis par les ondes des médias

Il est étonnant qu'après avoir côtoyé les plus grands, comme Léo Ferré ou Georges Brassens, le nom de Luc Bérumont soit inconnu de notre génération. Peut-être peut-on dire qu'il y avait, pour Luc Bérumont, comme un désir de rester humble et de ne point trop en faire. Ainsi, il était l'homme des coulisses, sur le devant de la scène seulement pour mieux promouvoir le talent qu'il ressentait chez les uns et les autres, sans chercher à se montrer plus que nécessaire, laissant un souvenir très positif à ceux qui l'ont connu.

### ..IV.1 Un désir de promouvoir la poésie, la belle langue française

Réel passionné, Luc Bérumont ne s'en tient pas à l'écriture seule et à l'échange avec ses confrères de l'École de Rochefort. Son but principal est d'atteindre le public le plus large

---

<sup>98</sup> *Ibid*, page 46.

<sup>99</sup> *Ibid*, p. 53.

possible. Le partage est son crédo. Et pour mettre en valeur la poésie et la rendre plus attrayante, l'idée était de vêtir les mots de musique. Léo Ferré, un des invités les plus récurrents de Luc Bérumont, a notamment mis en musique quelques uns de ses poèmes dont *Soleil* et l'a chanté en 1959, apportant au texte une nouvelle ampleur de par l'ambiance musicale qu'il y a ajoutée. On note que le texte était comme fait pour être chanté :

Soleil tu coules ton lingot  
Voici déjà noire ma peau  
Sur le sable brûlant l'espèce  
Te rend la monnaie de ta pièce  
Ce ne sont que torses recuits  
Que seins pétris dans du pain bis  
Soleil tu coules ton lingot  
Voici déjà noire ma peau

Soleil tu coules ton lingot  
Voici déjà noire ma peau  
[...] <sup>100</sup>

En effet, l'expression « Soleil tu coules ton lingot/ Voici déjà noire ma peau. » est répétées plusieurs fois ce qui prend la forme d'un refrain, qui revient à l'identique ou presque. Le reste du texte peut alors faire office de couplets. C'est ce que l'on peut appeler une « chanson à texte ». De plus, il est en octosyllabes, ce qui rend la prononciation des vers rythmée et parfaitement adaptée au chant. Quant à l'atmosphère musicale ajoutée par Léo Ferré, elle est épouse parfaitement le texte, évoquant le malaise du corps engourdi par la chaleur sur une terre aride. On peut remarquer la référence faite au « peuple marron », une manière pour Luc Bérumont de rendre hommage à ces personnes dont il a vu le dur labeur au cours de ses voyages. Un instrument dans le style du jazz pourraient évoquer la paresse, ou une sorte d'oisiveté ponctuelle, pourtant, les percussions qui l'accompagnent créent un climat plus inquiétant, d'où le malaise éprouvé par les travailleurs las sous la chaleur abrutissante du soleil.

Si Luc Bérumont et Léo Ferré ont beaucoup travaillé ensemble à la radio, c'est parce qu'ils partageaient ensemble l'envie de mélanger la poésie et la chanson. Léo Ferré est l'un des plus motivé à ce sujet et pour aller plus loin que le simple habillage du texte, il insiste sur l'importance d'incarner le poème par la musique et le chant, pour lui donner une dimension différente, encore plus audible pour le public :

---

100 Extrait de la chanson *Soleil* écrite par Luc Bérumont, mise en musique et chantée par Léo Ferré.

La poésie est une clameur, elle doit être entendue comme la musique. Toute poésie destinée à n'être que lue et enfermée dans sa typographie n'est pas finie; elle ne prend son sexe qu'avec la corde vocale tout comme le violon prend le sien avec l'archet qui le touche. Il faut que l'œil écoute le chant de l'imprimerie, il faut qu'il en soit de la poésie lue comme de la lecture des sous-titres sur une bande filmée: le vers écrit ne doit être que la version originale d'une photographie, d'un tableau, d'une sculpture.<sup>101</sup>

En effet, quoi de plus beau que de mélanger les belles lettres aux autres arts ? Cela rend les mots parfois plus attrayants de les mettre sous la forme de sons ou d'images, intrigant, piquant la curiosité d'individus qui n'auraient parfois pas eu l'idée de s'intéresser à la poésie si elle était restée sous sa forme écrite. Il s'agit là d'une sorte d'harmonie dont certains poètes ont pu bénéficier pour sortir de l'ombre. L'importance de la poésie incarnée est qu'ainsi, elle détient une âme, une particularité qui la fait résonner comme une « évidence » pour celui dont la sensibilité poétique s'ouvre devant le poème mis en musique. Ce n'est pas un procédé anodin, mais tout simplement repris de nos ancêtres et de la tradition des Troubadours. Peu savaient lire, tout se transmettait à l'oral et la chanson permettait de mieux retenir.

Grand participant de *La Fine Fleur de la chanson Française*, à la radio, comme à la télévision, Luc Bérumont en profite pour faire « dire » – plutôt que réciter – des poèmes, faire entendre des chansons à textes, tout ce qui touche de près ou de loin à la poésie en introduisant chaleureusement les artistes au public avant leur passage. Un des invités régulier était Jacques Doyen qui a par exemple dit des extraits du poème *le Château des pauvres*, de Paul Eluard<sup>102</sup>, « comme il [était] peut-être le seul à savoir le faire... »<sup>103</sup>

Parmi les chanteurs connus qui ont interprété des textes de Luc Bérumont en chanson, il y a Jacques Bertin, avec *Noël*, un texte en décasyllabes et également mis en musique par Léo Ferré, tout aussi rythmé que *Soleil*, sur un thème similaire, mais d'une saison tout à fait opposée, puisqu'après la brûlure du soleil, nous avons la morsure du froid :

---

101 Léo Ferré, *Préface, Poète... Vos papiers !*, 1956, Première édition La Table Ronde.

102 *Le Château des pauvres* de Paul Eluard est un poème extrait du recueil *Poésie ininterrompue* datant de 1946.

103 Informations et propos recueillis à partir d'une vidéo de l'émission *La Fine Fleur de la Chanson Française* du 4 août 1967 postée sur YouTube par DominiqueHMG le 8 décembre 2008.

Madame à minuit, croyez vous qu'on veille ?  
Madame à minuit, croyez-vous qu'on rit ?  
Le vent de l'hiver me corne aux oreilles,  
Terre de Noël, si blanche et pareille,  
Si pauvre, si vieille, et si dure aussi.

Au fond de la nuit, les fermes sommeillent,  
Cadenas tirés sur la fleur du vin,  
Mais la fleur du feu y fermente et veille  
Comme le soleil au creux des moulins.  
Comme le soleil au creux des moulins.

Aux ruisseaux gelés la pierre est à fendre,  
Par temps de froidure, il n'est plus de fous,  
L'heure de minuit, cette heure où l'on chante,  
Piquera mon cœur bien mieux que le houx.  
Piquera mon cœur bien mieux que le houx.  
[...]<sup>104</sup>

Écrite sur le même système que *Soleil*, les phrases qui se répètent sont toutefois différentes, mais la première strophe, ou premier couplet, revient à la fin et marque la fermeture de la boucle tout en même temps que la fin de la chanson, créant une accentuation de l'effet désiré sur l'auditeur. Interprétée avec pour seul accompagnement une guitare, elle dégage de la mélancolie et une atmosphère solennelle, celle du silence de la neige et de l'hiver sur les terres. La chanson conte la solitude du poète et de l'interprète à qui il manque la douceur de l'été et les joies qui l'accompagnent. Une nouvelle fois Bérимont décrit la nature comme une femme et semble parler de la mort, puisque dans l'avant-dernière strophe, il dit :

Pourquoi ce Noël, pourquoi ces lumières,  
Il n'est rien venu d'autre que les pleurs,  
Je ne mordrai plus dans l'orange amère  
Et ton souvenir m'arrache le cœur

Et s'il n'évoque pas la mort, il parle toutefois d'une fin. Une fin racontée avec un ton de regret, un ton bien mis en valeur par la mélodie de Léo Ferré. Jacques Bertin n'est pas le seul à l'avoir interprétée, Marc Ogeret l'a également fait, avec un accompagnement musical plus fourni, dont l'instrument principal est le piano. Si chaque artiste a « sa marque de fabrique » par la façon d'interpréter, on constate qu'ils prononcent les phrases de la même manière, toujours avec ce rythme régulier et incisif, suffisamment vif pour capter l'attention de l'auditeur et mettre en valeur le texte, en utilisant les règles de prononciation des octosyllabes.

---

104 Extrait de *Noël*, texte écrit par Luc Bérимont, mis en musique par Léo Ferré et interprété par Jacques Bertin ainsi que par Marc Ogeret.

Luc Bérumont ne s'en tient pas à la *Fine Fleur de la Chanson Française*, il anime également, en collaboration avec Jean Grunebaum, *Avant Premières*, une émission hebdomadaire qui connaîtra prospérité de 1951 à 1965, ainsi que *La Parole est à la nuit*, à peu près à la même période. C'était un programme très écouté à l'époque qui proposait des découvertes intimistes de personnalités connues. Ainsi, par le biais de la radio, ils étaient très près de l'auditeur l'invitant à s'intéresser au dialogue par l'ambiance bon enfant, la multiplicité des sujets, les nombreux invités différents. Un effet de groupe qui invite l'auditeur à se glisser dans une conversation chaleureuse. Ils procédaient par « enquête radiophonique » avec un thème et présentaient cela comme un jeu de rôle. En voici un extrait retranscrit dans *Arts Libres*, un supplément du quotidien belge *La Libre*, avec Pierre Brasseur, et sa femme :

[...]

LXII) *Flash musique. Wiener et Doucet au piano. Son studio.*

Jacques BUREAU : Pierre Brasseur, c'était bien joli, cette période du « Boeuf sur le Toit ». Mais tout ça ne nourrissait pas son homme, hein ?... Et vous deviez devenir un homme. Votre mère a dû vous inciter à exercer une profession plus lucrative, sans doute ?... N'avez-vous pas « fait » du dessin industriel ? ...

BRASSEUR : Oui... Enfin !... On voulait, que je fasse du dessin industriel... Mais j'ai préféré peindre, dessiner dans les Académies... D'abord, parce qu'il y avait des filles à poil !... Et puis, ensuite, parce qu'on vous donnait des tickets... Alors, mes parents payaient les tickets d'avance, et moi je les revendais....

Luc BERIMONT : Madame Brasseur, quel jugement portez-vous sur cette période de la vie de Pierre ?

Mme BRASSEUR : C'est passé, c'est passé !... On n'en parle plus !...

BRASSEUR : Si... Si !...

[...] <sup>105</sup>

Ainsi présentée, l'interview polyphonique était dynamique et prenait des allures de pièce de théâtre. L'ambiance était détendue et propre à la confiance. Il y avait des intermèdes musicaux ou des extraits de films à écouter en guise de « changements de scènes ». Les intervenants étaient nombreux et participaient à maintenir la vivacité de la conversation, permettant à l'auditeur de rester attentif et curieux de ce qui allait suivre.

---

105 Extrait de la retranscription de l'émission *La Parole est à la Nuit* du 6 novembre 1952, dans le quotidien belge *La Libre*.

## ..IV.2 Du temps de la guerre, à travers la presse, la poésie demeure

Quand on parle de Luc Bérumont, on le qualifie non seulement de poète et d'écrivain, mais aussi de journaliste. Il a écrit à propos de beaucoup de sujet différents, se rapportant à l'art de préférence, comme la littérature, la chanson ou le cinéma.

Afin de ne pas se laisser complètement happer par l'obscurité des temps de guerre, Luc Bérumont a participé à la publication d'un journal franco-allemand *Verger-Die Quelle* où des extraits de textes et des poèmes sont placés, et ce en collaboration avec le peintre Willy Baumeister, son ami, également rescapé de guerre.

C'est Marie-Hélène Fraissé qui insiste sur le pouvoir des mots dont Luc Bérumont était friand : « Sa croyance dans le pouvoir des mots. Une sorte de ferveur, de foi dans l'énergie fondatrice, guérisseuse, rassembleuse de la parole humaine. »<sup>106</sup> Une foi qui visiblement était communicative à son entourage. Une parole humaine qu'Emil Staiger nous invite à prendre très au sérieux :

Il faut seulement nous accoutumer à prendre au sérieux ce qui se livre dans les poèmes, et, à reconnaître à la parole lyrique, tout comme à la sentence dramatique, la valeur et la dignité d'un témoignage humain.<sup>107</sup>

C'est par cet appel aux sentiments, ces gestes et paroles traduites par des mots rimés ou non que le lecteur est happé par le texte, plongé dans l'empathie pour les sujets évoqués, vibrant pour le monde qu'on présente à son regard. Il en a son imagination tellement stimulée que l'impact se produit, laissant l'émotion le gagner, la vraie, celle qui fait battre le cœur plus vite, resserre la gorge ou provoque le rire de manière naturelle et sincère, puisque lorsqu'on lit, il n'y a que nous et l'œuvre.

En plus de se battre pour la liberté, Luc Bérumont avait, comme tous ceux qui faisaient ou avaient fait la guerre, le besoin de se détourner de cet univers sombre et cruel et de se plonger dans une nouvelle activité. Civils ou soldats, tous étaient des victimes cherchant à enfouir en eux le traumatisme de cette violence, pour continuer à vivre et reconstruire ce qui a été détruit. Ainsi, le lecteur sensible à la poésie trouve en elle ce qu'il cherche, elle l'envahira, lui provoquera des émotions, peut-être différentes de celles voulues par l'auteur,

<sup>106</sup> Hors série n°108, *Cadou-Bérumont et les poètes de l'École de Rochefort*, 2009, Éditions 303, Pays de La Loire, p. 192.

<sup>107</sup> Emil Staiger, *Les concepts fondamentaux de la poétique*, 1990, traduit par Raphaël Célis et Michèle Gennart, éditions Lebeer-Hossmann, cop. 1990, Bruxelles, p. 53.

mais elle fera ressentir quelque chose à celui qui est ouvert au texte, à celui qui croit à la magie des mots et de leurs significations multiples.

Par la suite, dans l'après-guerre, on ne sait si c'était pour fuir l'atmosphère pesante des atrocités de la guerre, mais Luc Bérumont se plongea dans toutes sortes d'activités culturelles, avec les émissions radiophoniques ou à la télévision sur la musique et la poésie, ainsi qu'avec les articles de presse dans divers journaux. Certains de ses petits articles de presse concernaient des célébrités qui écrivaient des poèmes et étaient régulièrement publiés dans le *Figaro-Magazine*. Par exemple, le 12 novembre 1983, Luc Bérumont choisit un poème sur Jean Cocteau afin de le présenter et d'en faire l'éloge : « Cocteau est un poète d'avenir parce qu'il a su maîtriser son présent, glisser à la crête de ses vagues en utilisant les courants. »<sup>108</sup> Il choisissait bien sûr des poètes qui le touchaient, toujours prompt à faire découvrir les talents autour de lui. Il gardait néanmoins une part sombre en lui, une forte mélancolie qu'il faisait passer par quelques-uns de ses textes, comme *Les Loups de Malenfance*.

Il avait également un avis tranché sur la télévision à propos de laquelle il écrit un long article dans les *Reflets du Cinéma*, où il sent la poésie en danger de par le succès de cette nouvelle technologie. Pour Luc Bérumont, c'était la poésie avant tout, l'écriture pour se découvrir de l'intérieur, et non pour se montrer.

---

108 Section poésie du *Figaro -Magazine* du 12 novembre 1983.

## Conclusion

Avec la plume comme prolongement de sa main, Luc Bérumont racontait le monde à sa façon. Par ses mots, il chantait l'amour, l'amitié, la mélancolie, la Nature, le bonheur de vivre, malgré les temps moroses que la France, mais aussi le reste du monde qui a fait la guerre, ont connus.

Chez Luc Bérumont, il y a cette étonnante impression que la guerre n'est qu'un mauvais rêve en toile de fond. Rien ne laisse la guerre happer le poète dans la tourmente. Il ne se plaint pas et semble n'en faire ressortir que l'expérience, une nouvelle maturité gagnée. Luc Bérumont était un éternel enthousiaste, il aimait vivre, il aimait rire. Une joie qu'il communiquait à son entourage, il donnait de l'amour et de l'amitié sans compter, c'est ce qui a fait qu'il était aimé de tous et a laissé une empreinte positive malgré une profonde mélancolie.

Trop peu connu de nos jours avec tout ce qu'il a accompli en tant qu'artiste et en tant qu'homme, il est important pour nous qui avons la chance d'ouvrir un de ses romans ou de lire un de ses poèmes, de faire connaître Luc Bérumont autour de nous.

Comme les poèmes « sont une poignée de mains » d'après Paul Celan, Bérumont aura serré bien des mains. Il est scandaleux qu'un tel bonhomme ne soit cité que pour son interview de Brassens et pas pour ce qu'il est, un immense poète.<sup>109</sup>

Nous dit un de ses admirateurs. Luc Bérumont est un de ces poètes que l'on peut lire à toute époque, car à toute époque ses textes nous toucheront. L'amour, l'amitié, la tristesse, sont des sujets atemporels qui nous intéressent à divers moments de notre vie, ce sont des sentiments, des expériences que les hommes de tout siècle ont éprouvés un jour. C'est un bagage qui nous est commun et qui est relayé aux générations suivantes par le biais de l'écriture, de la musique ou du cinéma.

La beauté d'un texte, quel que soit son genre littéraire, est que le lecteur et l'œuvre partagent une intimité que personne ne peut rompre. Le lecteur est libre et sincère par

---

<sup>109</sup> Extrait du site *Esprits Nomades*.

rapport à ce qu'il ressent pendant la lecture, et qu'il le montre extérieurement ou non, ce qu'il retirera de cette expérience, c'est d'en avoir appris un peu plus sur lui-même.

## Bibliographie

Luc Bérumont, *Le Bois Castiau*, 1975, Éditions Rombaldi, coll. Bibliothèque du Temps présent, Paris.

Luc Bérumont, *La Huche à Pain*, 1989, Éditions Le Petit Véhicule, coll. P'Oasis, Nantes.

Luc Bérumont, *Les Loups de Malenfance*, 1986, Éditions Phébus, coll. Domaine romanesque, Mayenne.

Luc Bérumont, *L'esprit d'enfance*, 1980, Éditions Ouvrières, coll. Enfance heureuse, Paris.

Luc Bérumont, *Le bruits des amours et des guerres*, 1966, Éditions Robert Laffont, Paris.

Luc Bérumont, *La jeune poésie*, 1945, Imprimerie Nationale de Sarrebruck, Allemagne.

Luc Bérumont, *L'évidence même*, 1971, Éditions Flammarion et Cie, Paris.

Luc Bérumont, *Un feu vivant*, 1971, Éditions Flammarion et Cie, Paris.

Paul Chaulot, *Luc Bérumont, Poètes d'aujourd'hui N°143*, 1966, Éditions Pierre Seghers, Paris.

Georges Cesbron (dir.), *Luc Bérumont, Actes du colloque d'Angers du 25 septembre 1993*, 1994, Presses de l'Université d'Angers.

Hors série n°108, *Cadou-Bérumont et les poètes de l'École de Rochefort*, 2009, Éditions 303, Pays de La Loire.

Jean-Michel Maulpoix, *La Voix d'Orphée, Essai sur le lyrisme*, 1989, Éditions José Corti, coll. En lisant en écrivant, Paris.

Emil Staiger, *Les concepts fondamentaux de la poétique*, 1990, traduit par Raphaël Célis et Michèle Gennart, éditions Lebeer-Hossmann, cop. 1990, Bruxelles.

Dominique Combe, *Les genres littéraires*, cop. 1992, Editions Hachette, Paris.

## Sitographie

Le site de la bibliothèque universitaire d'Angers, section Patrimoine Archives, Luc Bérumont et l'École de Rochefort : <http://bu.univ-angers.fr>

Site de l'INA : [www.ina.fr](http://www.ina.fr)

Site à propos de Guillaume Apollinaire :

<http://www.guillaume-apollinaire.fr/calligrammes.htm>

Site Ne Dormira Jamais : <http://dormirajamais.org/ferre>

Blog et site à propos de Léo Ferré :

<http://leoferre.hautetfort.com/archive/2006/11/19/avec-luc-berimont-2-4.html>

<http://www.deljehier.levillage.org/textes/Ferre/preface.htm>

Site à propos des Cahiers du Sud : <http://www.galerie-alain-paire.com>

Site à propos d'Esprit : <http://www.esprit.presse.fr>

Site à propos du Mercure de France : <http://www.mercuredefrance.fr>

Site Esprits Nomades : <http://www.espritsnomades.com>

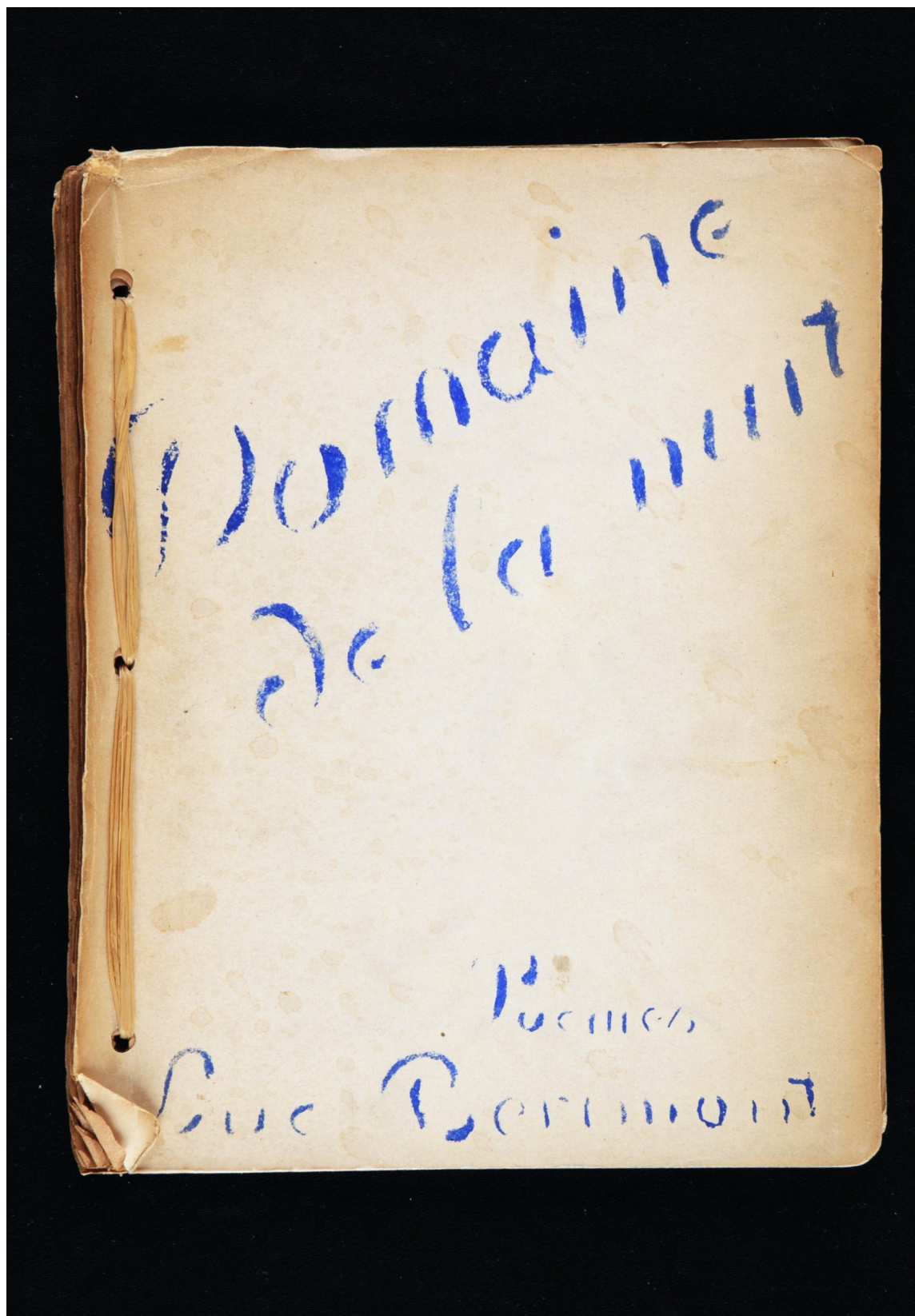
## Sources images

Fonds numériques du Petit Véhicule et fonds Marie-Hélène Fraissé-Bérumont.

Photo de groupe au Gué du Loire : <http://pierresel.typepad.fr/la-pierre-et-le-sel>

## Annexes

**Annexe 1** : Couverture de la version artisanale de *Domaine de la nuit* :



**Annexe 2** : Le dessin de Jean Jégoudez pour illustrer *La Huche à Pain* :



Annexe 3 : Lettre du 7 janvier 1948 de Manoll adressée à Bérumont :

90 Avenue de la République,  
Rosny-sous-Bois, Seine.  
oooooooooooooooooooo

Le 7 Janvier 1948

Cher vieux frère, je suis sans nouvelles de toi, depuis la carte postale enluminée et sentimentale, adressée de Louisfert, et pourtant, j'aurais aimé recevoir ton petit livre, consacré à la poésie où tu fais, me dit-on, la part belle aux copains. Ainsi faut-il agir, sans cela nous sommes foutus. Je le constate tous les jours, dans ce Paris d'aujourd'hui où chacun travaille pour son propre compte, en se gardant bien de faire une petite place à ses voisins. Depuis Octobre, je n'ai retrouvé aucun travail, dans les journaux, on licencie du personnel et trop d'entre eux réclament auparavant une adhésion à une idéologie. Je ne sais comment nous vivons - ou je ne le sais que trop. J'en suis venu, mon pauvre vieux, à vendre mes fringues chez le fripier et cela ne nous permet même pas de nous chauffer, joint à cela l'angoisse de voir ma femme malade (aujourd'hui encore elle a eu une syncope) et de lui être d'un si maigre secours. J'étais allé, à tout hasard, à la Radio, proposer des séries d'émission. Mais je suis tombé en pleines restrictions, suppressions de personnel, de programmes et Fernand pouez, le directeur des émissions littéraires n'a pu que m'éconduire. J'ai laissé sur sa table, sans grande conviction, un drame radiophonique "L'inconnue du Métro", en ce moment à la lecture, par ailleurs Supervielle m'a demandé d'adapter un de ses romans, on n'a même pu m'assurer qu'on le prendrait. Je suis sûr que si quelque idée t'était venue, tu m'en aurais fait part. J'ai espéré - sans trop y croire - que verrait enfin le jour le bulletin pour la zone française de Berlin. Ou en sont les choses? En attendant, il faut vivre et je t'adresse, pour Verger cet article sur Ubu. C'est d'actualité. On vient de célébrer le cinquantenaire du pataphysicien. Il faut prendre mon papier, cher André, et me le faire payer dare-dare, par Pougère. Par ailleurs, est-il possible de placer des émissions à Radio-Stuttgart? J'ai l'adaptation d'une des Moralités Légendaires, de Laforgue et une émission, à plusieurs voix, sur St Pol Roux.

J'ai beaucoup travaillé - mais à la poésie. Terminé aussi un roman Le Mal de Solitude, entre les mains de Laffont. Toujours des nouvelles, bonnes et réconfortantes de notre cher René. Mais toi, écris un peu.

Je t'embrasse, mon vieux frère.

Manoll.

*Ci-joint un poème, pour l'anniversaire de la mort de  
Max, qui tombe le 5 mars. Pas de lo. dans Verger.*

## Annexe 4 : Lettre de Paul Chaulot à Luc Bérumont :

Paul CHAULOT  
10 rue Louvois  
78 VIROFLAY

 11 Novembre  
VIVE GUILLAUME

Mon cher Luc

Tu es d'ailleurs si obstiné à m'adresser mes sermons de prime à Telérama où l'on ne me voit guère que de 20 à 30 seconds par mois. Le détail n'est pas important si il n'est <sup>pas</sup> de retard que je mets à répondre à ton envoi d'un Feu Vivant. Mais comme dirait G. Anselme : mieux vaut tard que jamais.

Eh bien oui, mon cher Luc, te voici avec un nouveau pas gagné. Si la matière verbale de Mon Feu Vivant permet d'identifier d'emblée le Bérumont que nous connaissons et qui ne peut quand même pas s'effacer tout à fait, il y a dans la voix une tension, et, dans le développement métaphorique, un sens du raccourci tels que c'est là qu'il faut parler de tournant, et que je désigne, pour ma part, sous le terme d'arcension.

" C'est à comparaître en moi

J'ivre, vérité, qu'un grand feu vaut l'eau pure

J'ivre, vérité, que si m'annonça un jour

Devant d'un bonheur plus coupant que la fure.

Et, de la même façon, j'appelle souvent un dire de cette trempe. Pas seulement par rapport à ton œuvre, par rapport également à la poésie en général.

Mais ce n'est pas seulement toi que tu renouvelles, c'est encore les vieux thèmes que tu utilises et notamment, l'éternel élan du corps féminin. La femme médiatrice, avas-tu dit dans ta préface de Poètes d'aujourd'hui. Cette fois ton chant fait de l'amour physique un itornant moyen d'approche de l'autre versant. Pas une image, pas un mot même qui ne soient <sup>une</sup> ouverture sur l'inaccessible, qui ne

ne feroit vifres non que jamais ta demande pour l'aller d'un certain point.

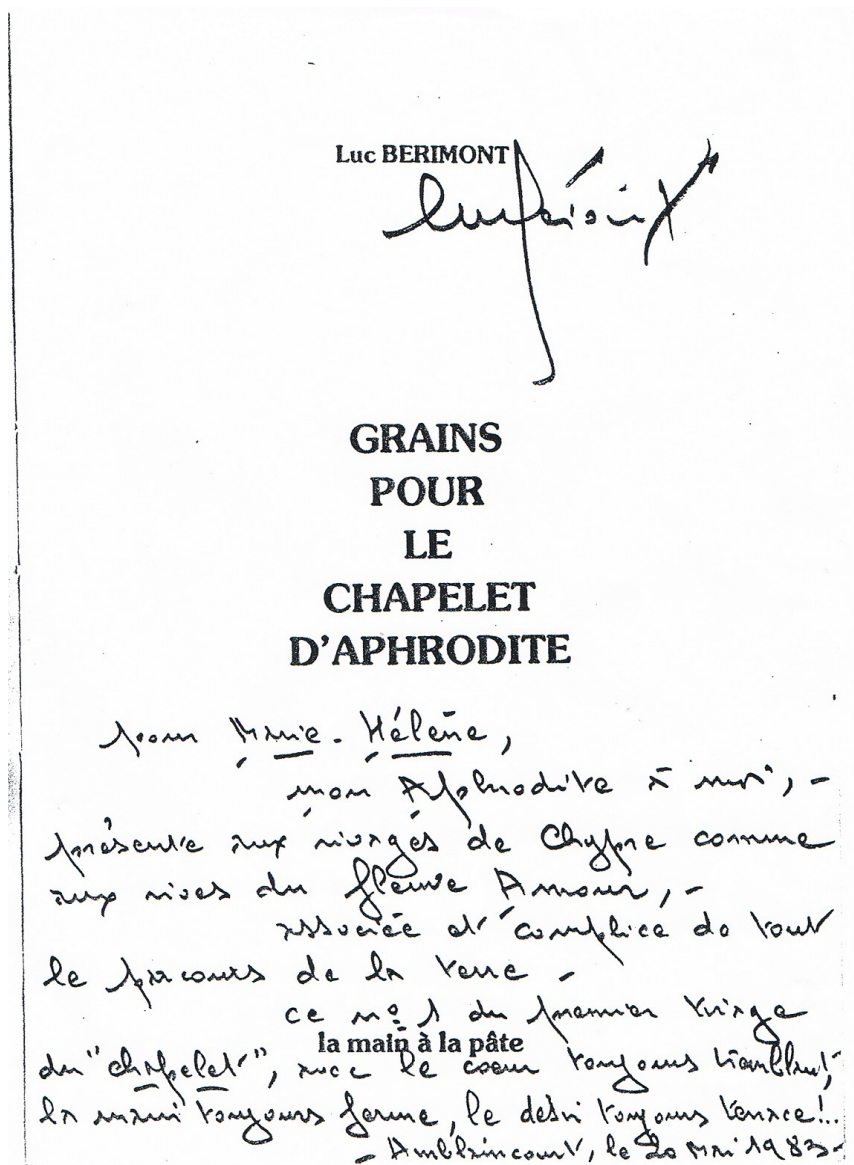
Comme j'aimerais parler d'une grande poésie si je n'avais commencé avec un Fauvisme  
de couleur en polonaise.

L'émbrasse

Paul



**Annexe 5** : Dédicace sur le premier numéro de *Grains pour le chapelet d'Aphrodite* de la part de Luc Bérumont à Marie-Hélène Fraissé :



## Table des illustrations

|                                                                                                                            |           |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>PHOTO 1: LUC BÉRIMONT.....</b>                                                                                          | <b>1</b>  |
| <b>PHOTO 2: DEBOUT DE GAUCHE À DROITE : JEAN ROUSSELOT, MARCEL BÉALU, ROGER TOULOUSE, LUC BÉRIMONT, MICHEL MANOLL.....</b> | <b>7</b>  |
| <b>PHOTO 3: MANOLL, BOUHIER, CADOU, BÉRIMONT, LES INSÉPARABLES.....</b>                                                    | <b>10</b> |
| <b>PHOTO 4: JEAN BOUHIER, MICHEL MANOLL, RENÉ GUY CADOU, MARCEL BÉALU, LUC BÉRIMONT, JEAN ROUSSELOT.....</b>               | <b>11</b> |

**Table des tableaux**

Tableau 1 : Inscrire une légende.....2